

# L'action journalistique d'Antonio Gramsci au cœur du combat révolutionnaire italien du début du XXe siècle

Pia Bou Acar

► **To cite this version:**

Pia Bou Acar. L'action journalistique d'Antonio Gramsci au cœur du combat révolutionnaire italien du début du XXe siècle. Philosophie. 2014. dumas-01151387

**HAL Id: dumas-01151387**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01151387>**

Submitted on 12 May 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne  
UFR de Philosophie  
Master 2 Philosophie et société

**L'action journalistique d'Antonio GRAMSCI  
au coeur du combat révolutionnaire italien  
du début du XXe siècle.**

Pia BOU ACAR

Directeur de recherche: Jean SALEM

Année 2013/ 2014

## REMERCIEMENTS

*Je voudrais d'abord remercier mon directeur de recherche Jean SALEM, pour ses encouragements constants.*

*Merci ensuite à la Fondation Gramsci de Rome, et à ses membres, pour leur aide précieuse, et pour la qualité des conférences organisées tout au long de l'année.*

*Merci enfin à mes parents et à ma soeur, Laetitia B., ainsi qu'à Alexis B., Boris B., Antoine B., Sylvain B., Noémie D., Carole D., Morgane H., Marie L., Alice M., Morgan R. pour leur soutien constant et leur avis critique.*

## INTRODUCTION

D'Antonio Gramsci, la postérité n'a retenu que le philosophe communiste italien qu'il a été. Rares sont ceux qui se souviennent, ou qui ont déjà su, qu'il a surtout consacré toute sa vie d'homme libre - avant son incarcération en 1926 - au métier de journaliste. Un journalisme engagé, militant, politique, qui s'avère beaucoup plus emblématique de ses convictions profondes que ses *Cahiers de prison*, ou autres essais philosophiques qu'il a pu écrire, car véritablement au coeur de l'action révolutionnaire.

Né le 22 janvier 1891 en Sardaigne, Gramsci ne restera pas bien longtemps sur son île natale. En 1912, à vingt et un ans, le jeune sarde rejoint l'Italie continentale pour s'inscrire à l'Université de Lettres de Turin. C'est là que commence véritablement l'histoire de Gramsci: c'est à Turin qu'il écrit ses premiers articles, qu'il adhère à une section socialiste pour la première fois, qu'il rencontre Palmiro Togliatti... Des événements qui marquent le début de son engagement politique actif, et qui signent donc la vraie naissance d'Antonio Gramsci car, comme il l'écrit lui-même en 1917, «qui vit vraiment ne peut qu'être citoyen, et prendre parti»<sup>1</sup>. A cette époque, outre ses diverses contributions pour des journaux comme *Il Grido del Popolo* et *Avanti!*, il crée en 1919 l'*Ordine Nuovo*, avec l'aide d'Angelo Tasca, Umberto Terraccini et Palmiro Togliatti, les mêmes qui co-fonderont tous ensemble le Parti Communiste Italien deux ans plus tard. L'*Ordine Nuovo* se présente alors comme un journal de «culture socialiste»<sup>2</sup>,

---

<sup>1</sup> GRAMSCI, Antonio. *La Città Futura*. 1917.

*La Città Futura* est une revue à numéro unique publiée en février 1917 par la Fédération de la Jeunesse Piémontaise du Parti Socialiste.

<sup>2</sup> «Rassegna di cultura socialista» («revue de culture socialiste»), sous-titre du journal l'*Ordine Nuovo*.

mais aussi comme un groupe politique à part entière qui s'éloigne déjà du Parti Socialiste Italien en participant activement aux grèves et aux occupations d'usine. Cette prise de distance, déjà marquée par l'élaboration de ce journal, se concrétise véritablement lors du XVIIème Congrès Socialiste à Livourne: le groupe mené par Gramsci et ses amis de l'*Ordine Nuovo* font scission et créent, le 21 janvier 1921, le Parti Communiste Italien, rattaché à la IIIe Internationale. Amadeo Bordiga est désigné secrétaire général du PCI, Gramsci obtient une place au sein du comité central. De 1922 à 1923, Gramsci vit à Moscou, où il rencontre sa future femme, Giulia Schucht. A son retour en Italie en 1923, il fonde le journal *l'Unità*, qui servira d'appui direct au PCI. Une initiative finalement similaire à celle de la création de *l'Ordine Nuovo*, cependant cette fois-ci directement liée au Parti Communiste fraîchement créé. 1924 représente une année riche pour la carrière politique de Gramsci: il est d'abord élu à la Chambre des députés, avant de devenir secrétaire général du PCI, sans compter le début des publications de *l'Unità*. C'est en 1926 que tout bascule. Gramsci décide en effet de faire parvenir une lettre au Comité Central du Parti Communiste de l'Union Soviétique le 14 octobre afin de faire part de ses craintes quant à l'instabilité qui menace la situation politique russe de l'époque (pour faire simple, les troskistes s'opposent alors aux staliniens). Togliatti la juge inopportune et parvient à la retenir avant son envoi. Des tensions commencent donc à se faire sentir entre les deux grands hommes du Parti. Survient quelques jours plus tard la fameuse tentative d'assassinat de Bologne, le 31 octobre. Zaboni tire sur Mussolini, mais l'évite. Le régime fasciste se durcit, particulièrement à l'encontre des communistes. C'est dans ce contexte que Gramsci est arrêté le 8 novembre 1926, avec, entre autres, son camarade Bordiga. C'est donc également ici que se termine la vie d'homme libre du penseur italien, mais que commence la rédaction des *Cahiers de Prison*.

Nous ne rentrerons pas dans les détails de sa condamnation, et du grand soupçon porté sur le PCI et sur Togliatti<sup>3</sup> (avec, notamment, la lettre de Rugero Grieco), qui auraient peut-être fait en sorte de le maintenir en prison - ou qui, du moins, ne jugeaient pas utile de l'en faire sortir, et donc n'ont rien fait - car ces détails concernent une partie de la vie de Gramsci, au cours de laquelle, privé de toute possibilité d'action concrète - si ce n'est l'écriture! - il faudrait le considérer comme mort. Nous retiendrons seulement qu'il meurt effectivement le 27 avril 1937, six jours à peine après avoir été libéré, d'une hémorragie cérébrale (il était en clinique depuis 1933).

C'est après avoir observé et analysé la biographie de Gramsci qu'il nous est venu l'idée suivante: Gramsci n'a été philosophe que par dépit, car emprisonné. Sa vie et ses idées ne peuvent se concevoir que par rapport à une action concrète, chez lui matérialisée par son activité journalistique et politique. Il l'écrit d'ailleurs lui-même dans ses *Cahiers de prison*: «La lutte intellectuelle, si elle est menée sans une lutte réelle qui tendrait à bouleverser cette situation, est stérile»<sup>4</sup>.

Avec la rédaction et la publication de ses articles, Gramsci prend réellement part à la révolution qu'il pense et prépare en parallèle. Le réduire à sa qualité d'homme d'idée ou de philosophe néglige en fait la partie la plus importante de ce qu'il a été: ce qu'il a fait. C'est dans cette optique que nous avons décidé de prendre comme objet d'étude les seuls articles de Gramsci, seules preuves de son engagement révolutionnaire. Car, il faut le préciser, depuis les révolutions russes de 1917, Gramsci pense que «l'action révolutionnaire, avant négative et critique,

---

<sup>3</sup> Lire à ce sujet: ROSSI, Angelo; VACCA, Giuseppe. *Gramsci tra Mussolini e Staline*. Rome: Fazi, 2007.

<sup>4</sup> GRAMSCI, Antonio. *Quaderni del carcere*. Turin: Giulio Einaudi, 1975. Quaderno 3, p.286.

est devenue un réalisme historique»<sup>5</sup>. Il peut, suite à cet exemple russe qu'il idéalise, en manquant souvent de recul à son propos - nous y reviendrons -, envisager de façon certaine et sereine une révolution italienne. Et contribuer à sa préparation par le journalisme.

Gramsci commence très tôt à écrire dans les journaux. Le premier article qu'on lui attribue date de 1913, à l'âge de vingt-deux ans. Il est signé «Alfa Gamma» et est publié dans le *Corriere universitario* («Courrier universitaire»). Il écrit notamment un article intitulé «I Futuristi» («Les Futuristes») et un autre intitulé «Per la verità» («Pour la vérité»). En 1914, il se fait remarquer grâce à un article paru dans le *Grido del Popolo* («Cri du peuple»), «Neutralità attiva ed operante» («Neutralité active et agissante»). L'année suivante, il continue de contribuer au *Grido del Popolo* et commence parallèlement à écrire pour *Avanti!*. En 1917, il fonde son premier journal, qui se veut, dès le départ, n'être qu'un numéro unique. Il est publié par la Fédération de la jeunesse piémontaise du parti socialiste et porte le nom de «La Città Futura» («La ville future»). En 1919, il crée l'hebdomadaire l'*Ordine Nuovo* («L'ordre nouveau») avec ses futurs camarades du PCI, qui deviendra quotidien en 1921. En 1924, pour finir, il lance *L'Unità*, journal qui deviendra organe officiel du PCI.

Comme le démontre ce rapide exposé, la carrière journalistique de Gramsci a été riche et variée. Un seul élément semble pouvoir apporter cohérence et constance à ce parcours: un engagement politique fort, toujours à gauche, toujours révolutionnaire. Gramsci n'a pas exercé son métier de journaliste de façon

---

<sup>5</sup> GRAMSCI, Antonio. «Vie politique internationale, une ruine et une genèse». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.7.

classique, il a complètement réinventé sa fonction en devenant un journaliste engagé et partisan. Dans le cahier 24, consacré au journalisme, Gramsci explicite le but qu'il attribue au journalisme: « [à propos du journalisme dit «intégral»] il ne vise pas seulement à satisfaire tous les besoins (d'une certaine catégorie) de son public, mais aussi à créer et développer ces besoins, et donc à provoquer, dans un certain sens, son public et progressivement l'étendre»<sup>6</sup>. Ce qu'il veut dire par cette phrase, c'est que le journaliste ne doit pas se contenter d'informer son public, bien que cela soit son rôle premier, mais qu'il doit également l'aider à prendre conscience de sa classe, de la lutte politique à laquelle il doit prendre part et donc, *in fine*, le pousser à agir. Nous pourrions ajouter qu'il n'emploie pas le terme «besoin» au hasard - qu'il utilise d'ailleurs dans les premières lignes du premier numéro de l'*Ordine Nuovo* ! -, il le choisit pour ses très fortes implications. Il renvoie en effet à quelque chose de très personnel, et rappelle immédiatement les besoins les plus primaires que l'homme peut avoir, tels que manger ou dormir. Associer la prise de conscience politique à un besoin, c'est vouloir faire comprendre à ses lecteurs que faire la révolution est tout aussi nécessaire que de se nourrir quotidiennement. En d'autres termes, si la révolution apparaît comme un besoin primaire, cela signifie également que sans elle, l'homme meurt.

Si nous voulions préciser un peu nos propos, nous ne devrions pas parler de l'«homme» en général, mais plutôt du prolétaire. Car le public des journaux auxquels Gramsci a contribué, ou, plus encore, ceux qu'il a créés, visent un public en particulier: le prolétariat. L'ordre nouveau qu'il prône, c'est l'avènement d'une «classe nouvelle au pouvoir, qui a été en même temps durement éprouvée et

---

<sup>6</sup> GRAMSCI, Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 24, p.2259.



renforcée par la guerre»<sup>7</sup>, «classe nouvelle» qui désigne évidemment la classe prolétaire. La condition pour que cette révolution advienne est ce à quoi travaille Gramsci par l'intermédiaire du journalisme, à savoir parvenir à ce que les travailleurs, désunis et dispersés, prennent conscience d'une condition commune et se forment en classe.

Pour parvenir à ses fins, Gramsci va opter pour différentes orientations pour ses articles. S'ils ont tous un fond politique, ils peuvent parfois revêtir l'aspect d'une critique littéraire, comme «La luce che si è spenta» («La lumière qui s'est éteinte»), paru dans le *Grido del Popolo*, qui rend hommage à Renato Serra, auteur italien mort au combat. D'autres fois, ils se pareront de l'allure d'une analyse historique ou d'un fait d'actualité, comme le célèbre article que nous avons déjà cité et sur lequel nous reviendrons, «Neutralità attiva ed operante». Quel que soit le texte, le ton se veut toujours pédagogique, le style simple et dynamique, l'explication complète, considérant que «l'esprit de [ses] lecteurs est presque comme une table rase»<sup>8</sup>. Par là, il fait preuve d'intelligence pratique, car il comprend - contrairement aux autres intellectuels que lui-même d'ailleurs fustige - que pour gagner la bataille des idées, il va falloir adapter son discours à son public. Il ne faut cependant pas penser que par «adaptation», Gramsci entend un nivellement par le bas de sa pensée. Non, il s'agit seulement d'un effort d'un point de vue stylistique, ainsi que dans le choix du vocabulaire, pour justement réussir à élever ses lecteurs, par une «adaptation de chaque concept aux diverses particularités et traditions culturelles (...)»<sup>9</sup>. Pour ainsi permettre une propagation plus rapide et plus efficace de ses idées révolutionnaires.

---

<sup>7</sup> GRAMSCI, Antonio. «Réflexions de prélude». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> GRAMSCI, Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 24, p.2268.

Là encore, des précisions s'imposent. Ce n'est pas directement et brutalement que Gramsci prépare le terrain en vue d'une révolution, à coup de titres racleurs et démagogiques. Il envisage plutôt un travail fin et profond sur l'esprit de la masse populaire, un «bouleversement du sens commun»<sup>10</sup>, une rééducation complète du prolétaire. André Tosel écrit à ce propos: «La presse socialiste, avant la prise de pouvoir et la réorganisation de la culture et en particulier la réforme de l'école, doit être cette école même dans la lutte»<sup>11</sup>. Nous avons parlé de «ton pédagogique» plus haut, c'est exactement de cela dont il s'agit: de pure éducation. L'éducation, pour Gramsci, représente moins un moyen de transmission de connaissances précises, qu'une manière d'aider à former la structure personnelle de chaque individu. D'où sa définition très originale de la culture: «La culture est une chose bien différente. Elle est organisation, discipline du véritable moi intérieur; elle est prise de possession de sa propre personnalité, elle est conquête d'une conscience supérieure grâce à laquelle chacun réussit à comprendre sa propre valeur historique, sa propre fonction dans la vie, ses propres droits et ses propres devoirs...»<sup>12</sup>. Si les journaux doivent véhiculer une certaine culture, c'est dans ce sens-là qu'elle le fait. Et c'est seulement grâce à l'apport de cette nouvelle culture, intériorisée par chacun jusqu'à devenir structurelle, que la conscience de classe pourra se faire, et donc, à plus long terme, la révolution aussi.

---

<sup>10</sup> GRAMSCI, Antonio. «Bouleversement du sens commun». *Odio gli indifferenti*. Milan: Chiarelettere, 2011. P.10.

<sup>11</sup> TOSEL André. «La presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci». *Quaderni*. Printemps 2005, n°57. Gramsci, les médias et la culture. P.58.

<sup>12</sup> GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «Socialisme et culture». *Il Grido del Popolo*. 29 janvier 1916.

Les prémisses d'une révolution s'esquisseraient donc par les journaux, selon Gramsci. Si nous recherchons du côté des articles de Karl Marx, qui a également été journaliste, nous constaterons, sans grand étonnement, des indices qui pourraient suggérer la grande influence que le philosophe allemand a eu sur ce point précis, à savoir le lien entre presse et révolution. Par exemple, il écrit dans un de ses articles: «La révolution belge est un produit de l'esprit belge. C'est pourquoi la presse, qui est, de nos jours, la plus libre des manifestations de l'esprit, a part, elle aussi, à la révolution belge»<sup>13</sup>, phrase qui établit très nettement le rôle de la presse dans une révolution (pour un cas précis, celui de la Belgique). Complétons par ce qu'il ajoute un peu plus loin: «La presse libre, c'est une presse populaire»<sup>14</sup>, éclairant largement la citation précédente. Si Marx observe ce lien, c'est que la presse ne peut être que le reflet du peuple. La presse belge est autant révolutionnaire que le peuple belge; si les Belges n'avaient pas eu cet esprit, leurs journaux n'auraient pas pu être ainsi. Faut-il donc en déduire que Gramsci pense que l'esprit du peuple italien est déjà révolutionnaire? Et qu'ainsi la presse révolutionnaire apparaîtrait comme une nécessité? Il y a cependant une alternative à cette proposition. Gramsci peut considérer que la presse doit être populaire, à l'instar de Marx, tout en lui attribuant un rôle directeur, pédagogique, rassembleur, vis à vis d'un peuple potentiellement révolutionnaire.

Revenons aux écrits de Gramsci, et attardons-nous sur le premier exemplaire de l'«Ordine nuovo». Nous pouvons y lire, en tête de la une, dans un petit encadré reproduit à chaque parution du journal, les phrases suivantes (directement traduites de l'italien par nos soins):

---

<sup>13</sup> MARX Karl, «La Sixième Diète rhénane». *Oeuvres (philosophie)*. Bibliothèque de la Pléiade, 1982. Tome III, p.152.

<sup>14</sup> *Ibid.*

«Instruisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre intelligence.  
Agitez-vous, parce que nous aurons besoin de tout notre enthousiasme.  
Organisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre force.»

Trois phrases qui apparaissent comme une devise, ou un encadré programmatique. Trois notions phares qui vont constituer la ligne éditoriale de ce journal-mouvement communiste: éducation, action, organisation. Trois termes loin d'être choisis par hasard, puisqu'ils constituent les trois étapes nécessaires pour aboutir à une révolution. Il faut commencer par éduquer la masse populaire, afin qu'elle parvienne à prendre conscience d'elle-même d'abord pour réussir ensuite à saisir la conscience de classe à laquelle elle appartient. Puis, l'action, inévitablement. Trouver sa place dans le processus révolutionnaire, comme Gramsci qui opte pour le journalisme par exemple. L'organisation, enfin, par le biais de la structure du Parti communiste. Nous retrouvons quelque chose de proprement communiste, puisque les théories politiques prônées par les communistes vont toujours de pair avec le cadre du Parti.

Nous avons décidé, afin d'organiser nos propres recherches sur l'action journalistique de Gramsci, d'utiliser cette même structure ternaire, car elle s'avère correspondre à la logique générale qui conduit tout le travail de Gramsci. C'est évidemment l'imposition d'un cadre a posteriori sur un ensemble d'écrits qui n'a de lien commun que le même auteur. Nous pensons cependant que ce n'est pas trahir l'esprit de ce que le journaliste a voulu faire, mais plutôt une façon de revaloriser une partie de son travail trop souvent abandonnée.

1. «Instruisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre intelligence».

Le point de départ, c'est l'éducation. Etymologiquement, ce terme vient du latin *educere*, et signifie «conduire hors de». Dans son sens le plus général, il est associé à l'enfance et à l'école, ce qui veut généralement dire que l'éducation sert à conduire l'individu hors de son état infantile, le faire passer à l'âge adulte en lui apprenant aussi bien des règles utiles à sa vie courante (morales, de savoir-vivre etc...) que des notions plus concrètes comme l'orthographe ou l'histoire. Si Gramsci s'intéresse à la question de l'école comme institution et l'éducation comme développement du jeune homme, c'est plutôt la question de l'éducation à l'âge adulte qui le passionne. Quand il écrit l'injonction «instruisez-vous» en tête de son journal, il ne s'adresse évidemment pas à des enfants, mais à des adultes qui savent déjà lire et écrire. Il se préoccupe ainsi de la deuxième phase de l'éducation, une phase que nous pourrions appeler «phase rectificative», puisqu'elle intervient après l'éducation première que l'enfant a reçue (censée suffire, ou du moins, constituer une solide base pour le reste de sa vie). A quoi bon ce deuxième temps de l'éducation? Pourquoi est-il si cher à Gramsci? C'est ce que nous allons développer dans les pages qui suivent.

## **1.1. De l'importance fondamentale de l'éducation.**

*Pourquoi l'éducation doit-elle être une priorité?*

**1.1.1. Présupposé et finalité égalitaire de l'homme. L'éducation sert à remettre à égalité tous les hommes, afin qu'ils soient tous capables d'être citoyens (au nom du principe démocratique).**

Pour comprendre tout l'intérêt que Gramsci porte à ces questions d'éducation, nous jugeons utile de commencer par analyser ce qu'il écrit dans le cahier 11 de ses *Cahiers de prison*, intitulé «Introduction à l'étude de la philosophie». Au début de cet ensemble de textes, il revient sur la distinction faite par l'Eglise au fil du temps entre les intellectuels et les gens dites «simples». Gramsci, sans surprise, s'éloigne de cette conception dualiste de l'humanité, et oppose ainsi la religion catholique, une certaine vision du monde, à une autre, celle de la philosophie de la praxis. A la différence de la première, qui «s'applique à développer une culture spécialisée pour des groupes restreints d'intellectuels»<sup>15</sup>, la deuxième philosophie qu'il envisage, celle de la praxis, s'emploie à «démontrer que «tous» (au sens de tout le monde) sont philosophes et qu'il ne s'agit pas d'introduire *ex nihilo* une science dans la vie individuelle de ces gens mais d'innover et de rendre «critique» une activité déjà existante»<sup>16</sup>.

Que nous apprend cette première confrontation? Tout d'abord, la «philosophie» religieuse qu'évoque Gramsci renvoie presque directement à la signification janséniste de la grâce divine, dans le sens où seuls certains hommes auraient été choisis par Dieu avant même leur naissance, ce qui ferait d'eux des élus divins,

---

<sup>15</sup> GRAMSCI Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 11, p.1382.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.1383.

une caste à part. Appliquée à son sujet, cette séparation d'un groupe de personnes du reste de la masse fait référence aux intellectuels, dont, on le devine, une partie serait le clergé, l'autre, des politiques du parti «Démocratie chrétienne». Il dépeint donc une philosophie élitiste, apparemment teintée de mépris pour ceux qu'elle appelle les «simples»<sup>17</sup>, qu'elle s'efforce de maintenir à cet état de simplicité nécessaire à sa non remise en question. Ce que Gramsci tente d'expliquer par cette dure critique de l'Eglise, c'est l'incompatibilité de la hiérarchie qu'induit un clergé et une assemblée de fidèles avec la réalité même de l'unité de l'humanité. S'il existe un terme tel qu'«humanité», capable de rassembler tous les hommes derrière lui, cela signifie que cette unité est bel et bien effective. Or la religion catholique provoque une «rupture»<sup>18</sup> parmi les hommes qui a bouleversé pendant longtemps, en raison de l'influence culturelle qu'elle a eu pendant des siècles, le sens commun, rendant «normal» cette scission entre intellectuels et gens simples. Jusqu'au moment où Gramsci intervient pour rétablir la vérité.

Cette vérité, mise en avant par la philosophie de la praxis, nous l'aurons compris, c'est l'unité des hommes au sein d'une même classe. Elle part du bilan de ce que l'idéologie catholique a causé comme dégâts, dont le premier est celui d'avoir engendré une société humaine à deux vitesses, celle des intellectuels et celles des hommes simples. Son but va être de faire disparaître cet écart qui selon elle est absurde, puisqu'elle considère que les hommes sont «tous philosophes»<sup>19</sup>. Contrairement à ce que l'on pourrait penser a priori (nivellement par le bas de la

---

<sup>17</sup> Pour rappel, ce terme est très souvent employé dans la Bible. Nous ne relèverons pas ici toutes ses occurrences, ce n'est pas notre sujet, nous n'en donnerons qu'une, extraite des Béatitudes (Evangile selon Saint Mathieu): «Heureux les simples d'esprit car le royaume des cieux leur appartient».

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.1384.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.1383.

pensée, entre autres), le but de cette manoeuvre n'est pas de «limiter l'activité scientifique et (de) maintenir une unité au bas niveau de la masse, mais justement (de) construire un bloc intellectualo-moral qui rendrait possible un progrès intellectuel de masse et pas seulement de quelques groupes intellectuels»<sup>20</sup>. Cette volonté de réunion, de rassemblement montre bien le présupposé duquel part Gramsci: l'unité de la nature humaine et donc l'égalité des hommes entre eux. Sans cet énoncé, aucun espoir ne peut se fonder dans le peuple, car il serait condamné à n'être qu'une masse de «simples» personnes, du fait même de sa nature. Si les hommes sont égaux, la séparation entre les intellectuels et la masse populaire devient injuste. D'où cette volonté de «construire un bloc intellectualo-moral» qui réunirait les deux entités.

Le premier point sur lequel nous pourrions objecter serait le terme «construire». Si, comme nous l'affirmons, Gramsci pense une humanité unie, pourquoi parler de «construction»? Ce nom renvoie à la naissance de quelque chose de nouveau, alors même qu'il est censé évoquer un état de fait quasi-originel. L'explication n'est pourtant pas très compliquée: il faut revenir à l'explication historico-religieuse que nous avons esquissée au début de ce chapitre. C'est en effet à cause de la religion chrétienne, qui a été dominante idéologiquement parlant depuis le Moyen-âge, qu'un écart s'est creusé entre les deux classes. Il s'agit d'une réalité de fait que Gramsci ne nie pas, mais qui ne devrait pas être ainsi compte tenu de l'égalité de tous les hommes entre eux. Le problème, c'est que cette égalité n'existe ni dans les faits, ni dans les mentalités des hommes qu'elle concerne directement. C'est pourquoi Gramsci parle de «construction» à raison,

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.1384.



car c'est un réel travail d'éducation puis d'organisation qu'il va falloir entreprendre pour parvenir à l'égalité qu'il revendique.

Avant de voir pourquoi et comment l'éducation se présente comme une des plus efficaces solutions à ce problème, nous pensons essentiel d'aborder un autre thème que Gramsci aborde simultanément à celui-là dans le même cahier, et qui permet de mieux comprendre ce dont il s'agit ici. La fracture entre intellectuels et «simples», d'après lui, apparaît comme similaire à celle entre la théorie et la pratique. «On parle de la théorie comme de «complément», d'«accessoire» de la pratique (...)»<sup>21</sup> La pratique lui semble valorisée par rapport à la théorie, certainement du fait que celle-ci ne montre pas directement son intérêt vital et quotidien. C'est pourtant une erreur de penser ainsi car «il n'y a pas d'organisation sans intellectuels c'est-à-dire sans l'aspect théorique du lien théorie-pratique»<sup>22</sup>. Autrement dit, c'est considérer que la classe prolétaire peut être autonome en se passant de la conscience de classe, son pendant «théorique», sans qui pourtant rien n'est possible. Gramsci expose brièvement une solution, toujours dans ce même cahier: il faudrait que les intellectuels naissent de la masse, et qu'ils soient mieux connectés à celle-ci, en lui apportant des solutions à des problèmes concrets. En d'autres termes, la théorie devrait naître de la pratique, tout autant que la pratique devrait prendre sa source de la théorie, ce qui rendrait les deux éléments interdépendants.

Attachons-nous maintenant aux moyens qu'il faudrait mettre en oeuvre pour arriver à un tel résultat. Pour donner naissance à des intellectuels à partir d'une

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.1386.

<sup>22</sup> *Ibid.*

masse généralement peu érudite, il faut nécessairement avoir recours à un processus d'éducation. Si l'on revient à l'étymologie du terme «éducation» que nous avons donné plus haut, il s'agit littéralement de conduire les gens «simples» hors de leur état d'ignorance. Le premier objectif, le plus direct et évident, est l'élévation intellectuelle. L'autre but de cette éducation découle du premier: amener ces hommes à prendre conscience qu'ils font tous partie du même groupe, de la même classe, partageant les mêmes intérêts et devant défendre les mêmes droits. Il s'agit, autrement dit, de former une conscience de classe, qui sera par la suite indispensable au combat révolutionnaire que Gramsci entend mener. Il écrit d'ailleurs clairement que «chaque mouvement culturel qui tend à remplacer le sens commun et les vieilles conceptions du monde en général (...)» doit «travailler incessamment pour élever intellectuellement toujours plus de strates populaires, c'est-à-dire pour donner une personnalité à l'élément amorphe de masse, ce qui signifie travailler à faire naître des *élites* (en français dans le texte) d'intellectuels d'un type nouveau qui surgissent directement de la masse tout en restant en contact avec elle (...)»<sup>23</sup>. Corrélativement à cette phrase qui illustre parfaitement nos propos, nous allons maintenant voir en quoi l'éducation s'avère être un puissant moyen d'organisation d'hégémonie culturelle.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.1392.

### **1.1.2. L'éducation comme instrument d'hégémonie en ce qu'elle transmet un certain cadre de pensée.**

Une des idées chères à Gramsci - peut-être une des seules encore connues aujourd'hui - est celle de l'hégémonie culturelle. Qu'est-ce que cela signifie exactement? Si nous voulions l'expliquer avec nos propres mots, nous dirions qu'elle consiste en un ensemble d'institutions, d'acteurs (dont les intellectuels) et d'idéologies au service d'une certaine organisation de la société. Avec les siens, il faudrait d'abord revenir à la définition qu'il donne de l'Etat dans le cahier 6, à savoir que celui-ci se construit de l'association «de la société politique avec la société civile, c'est-à-dire hégémonie cuirassée de coercition»<sup>24</sup>. Structurellement, il divise l'Etat en deux parties distinctes: la société politique, celle des gouvernants, du président, des députés, du roi (selon le régime en place), et la société civile, c'est-à-dire tout le reste des citoyens de l'Etat concerné. Quand il évoque ensuite une «hégémonie cuirassée de coercition», il parle de la domination de la société politique sur la société civile, qui accepte totalement le pouvoir de la première, par une sorte de contrat tacite, le droit qui régit l'Etat en question. Pour être encore plus précis, nous pourrions employer la notion de «consentement» pour tenter d'expliquer en quoi consiste l'Etat, et, du même coup, l'hégémonie. Le procès de consentement est non-violent, généralement inconscient. Il s'agit pour un groupe de personnes de reconnaître la domination qu'exerce un autre groupe sur lui, qui a simplement réussi à imposer sa conception de la société, ses idées, son mode de fonctionnement. Autrement dit encore, l'ensemble de la société civile consent au pouvoir de la société politique car elle reconnaît son hégémonie.

---

<sup>24</sup> GRAMSCI Antonio, *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 6, p.764.

Comment se construit cette hégémonie? D'après Gramsci, nous l'aurons compris, tout se fait par l'intermédiaire de la culture («hégémonie culturelle»). Par culture, il faut entendre institutions culturelles, qui sont principalement résumées par l'école et l'Eglise. Pour le reste, Gramsci établit une liste composée des «journaux, des revues, de l'activité libraire, des institutions scolaires privées»<sup>25</sup>. Les acteurs de toutes ces institutions sont évidemment les intellectuels. Leur rôle, quelle que soit l'institution culturelle concernée, consiste à éduquer leur public: élèves, fidèles, lecteurs, étudiants... Les commentateurs George Hoare et Nathan Sperber, dans leur *Introduction à Antonio Gramsci*, l'expriment en ces termes: «les agents de l'hégémonie sont les intellectuels, qui ont pour responsabilité de la faire coïncider avec la révolution du sens commun. La conjonction de tous ces éléments (...) signifie que l'hégémonie doit correspondre à une recomposition de la culture»<sup>26</sup>. Les intellectuels doivent à la fois s'occuper d'élaborer et de mettre en place une idéologie commune, et en même temps, éduquer la masse par ce que les deux critiques appellent une «révolution du sens commun», sens commun, qui, pour Gramsci, renvoie à une opinion non critique, quelle que soit la personne de qui elle émane.

Quel est l'intérêt de mettre en place cette hégémonie? Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'objectif global est de réduire l'écart qui sépare les intellectuels de la masse, pour que, une fois ce travail mené à bien, ils puissent former tous ensemble ce «bloc intellectuelo-moral»<sup>27</sup> que nous évoquions plus tôt. Un bloc, qui, fort de cette union, saura imposer son hégémonie, c'est-à-dire son

---

<sup>25</sup> GRAMSCI Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 11, p.1394.

<sup>26</sup> HOARE George; SPERBER Nathan. *Introduction à Antonio Gramsci*. La Découverte, «Repères», 2013. P. 93.

<sup>27</sup> GRAMSCI Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 11, p.1384.

propre modèle de société. C'est en fait une autre manière de parler d'une véritable révolution culturelle, qui permettrait au prolétariat d'accéder au pouvoir.

Cependant, pour pouvoir pleinement envisager la possibilité d'une révolution, il faut d'abord se concentrer sur la première étape: l'éducation. Et puisque Gramsci s'adresse aux prolétaires, à des adultes donc, il ne peut se contenter de repenser seulement l'institution de l'école - bien que cela soit fondamental, puisqu'il faut s'attaquer à la source du problème pour pouvoir le résoudre durablement. Il est justement obligé de réfléchir à une sorte d'éducation palliative, qui viendrait «corriger» ce que l'école a transmis à toute la masse prolétaire à laquelle il s'adresse, à savoir l'idéologie du pouvoir dominant, celle du capital-roi. Cette éducation palliative, comme nous l'appellerons maintenant, Gramsci décide de la faire par la presse et par les revues spécialisées.

Dans un article intitulé «Socialisme et culture», qu'il publie le 29 janvier 1916 dans le *Grido del Popolo* sous le pseudonyme d'Alfa Gamma, il tente de déconstruire tous les a priori auxquels on peut normalement s'attendre quand il s'agit de «culture». Le terme, et le domaine qui lui est associé, renvoient trop souvent à un savoir limité, détenu, compris, échangé et débattu par une certaine élite intellectuelle, coupée du reste du monde. Or Gramsci envisage la culture d'une toute autre manière. Pour lui, «la culture est une chose bien différente. Elle est organisation, discipline du véritable moi intérieur; elle est prise de possession de sa propre personnalité, elle est conquête d'une conscience supérieure grâce à laquelle chacun réussit à comprendre sa propre valeur historique, sa propre

fonction dans la vie, ses propres droits et ses propres devoirs...»<sup>28</sup> La culture est synonyme de prise de conscience, d'abord de soi, puis de sa classe. Le journaliste qu'est Gramsci tente, par cet article, de transmettre à son lectorat des outils capables de révolutionner sa propre pensée, en bouleversant sa propre vision qu'il pourrait avoir de soi-même. Le lecteur apprend à se réenvisager lui-même d'une façon radicalement différente, critique et collective. La conscience de soi, puis la conscience de classe, sont les uniques biais par lesquels peut s'opérer une véritable «révolution du sens commun». L'éducation journalistique, en ce sens, se révèle très fort vecteur d'hégémonie, puisqu'il permet déjà à l'homme de se dominer lui-même, avant de pouvoir dominer la société entière, avec l'aide d'autres hommes tels que lui.

Le problème qui se pose maintenant à nous est de savoir si Gramsci n'envisage ses initiatives sur le plan de l'éducation que dans le domaine privé, avec les journaux, ou bien dans le secteur public également. C'est en regardant le cahier 8 que nous allons trouver notre réponse, avec la définition qu'il donne de l'Etat éthique.

---

<sup>28</sup> GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «Socialisme et culture». *Il Grido del Popolo*. 29 janvier 1916.

### **1.1.3. L'Etat éthique: « élever la grande masse de la population à un certain niveau culturel et moral»<sup>29</sup>. L'éducation comme devoir idéal de l'Etat.**

Pour expliquer le concept d'hégémonie culturelle, nous rapportons au début du dernier chapitre la définition gramscienne de l'Etat: «société politique + société civile, c'est-à-dire hégémonie cuirassée de coercition»<sup>30</sup>. Or, dans le cahier 8, il va exploiter une différente conception de l'Etat, celle de l'Etat éthique. «Chaque Etat est éthique dans la mesure où l'une de ses fonctions les plus importantes est d'élever la grande masse de la population à un certain niveau culturel et moral, niveau qui correspond aux besoins de développement des forces productives et donc aux intérêts des classes dominantes»<sup>31</sup>. Cette phrase semble quasi-ironique quand on connaît les positions de Gramsci. Si l'on se contente de la première partie de phrase, jusqu'à «moral», le philosophe italien apparaît presque naïvement utopiste, en affirmant qu'un Etat puisse envisager l'élévation intellectuelle de son peuple sans aucun intérêt économique ou politique pour la justifier. La deuxième partie vient cependant l'éclairer en introduisant deux notions essentielles: la production et l'intérêt. L'Etat éduque la masse populaire juste assez pour qu'elle comprenne tout l'avantage de consacrer sa capacité de travail à l'enrichissement de l'Etat, par l'accumulation du capital, servant ainsi les «classes dominantes». Son but est d'en faire un groupe homogène et docile pour pouvoir mieux le dominer; en d'autres termes, par l'éducation, l'Etat renforce son hégémonie.

---

<sup>29</sup> GRAMSCI Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 8, p.1049.

<sup>30</sup> *Ibid.* Quaderno 6, p.764.

<sup>31</sup> *Ibid.* Quaderno 8, p.1049.

André Tosel, dans son article «La presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci» parle de l'Etat comme un «éducateur de conformisme»<sup>32</sup>. L'éducation de l'Etat éthique est malhonnête finalement. Sous couvert d'élévation intellectuelle, il prend soin de limiter l'apport éducatif qu'il fournit à juste ce qu'il faut pour s'assurer de l'obéissance et de la collaboration de ses concitoyens. Au dessus d'un certain seuil, l'Etat pourrait en effet être menacé par la remise en question de son pouvoir par des hommes devenus trop érudits, ou du moins, comme le pense Gramsci, trop «critiques»<sup>33</sup>. Le conformisme, que l'on pourrait définir comme le seuil que nous venons d'évoquer, est en effet le résultat le plus pratique politiquement parlant. Fabriquer une norme, dans laquelle l'ensemble de la masse pourrait s'y reconnaître et s'y complaire, apparait comme le meilleur moyen d'obtenir et de conserver un pouvoir extrêmement fort - pour ne pas dire absolu - sans employer la force. L'Etat fait en sorte que la masse populaire pense agir et penser selon des règles issues d'un penser collectif, alors même que ces règles sont directement décidées par l'Etat pour mieux l'asservir. Autrement dit encore, la masse suit la masse qui suit la masse, persuadée de l'autonomie d'agir et de penser qu'elle met en acte, cependant qu'en fait, elle n'est qu'un pantin finement manipulé, à savoir, éduqué, par un groupe dirigeant et dominant. Nous voyons là toute l'importance que peut revêtir l'éducation quant au pouvoir et à la domination d'un groupe sur un autre. Plus qu'important, nous dirons qu'elle est même l'élément indispensable à la stabilité d'un pouvoir politique.

---

<sup>32</sup> TOSEL André. «La presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci». *Quaderni*. Printemps 2005, n°57. Gramsci, les médias et la culture. P.62.

<sup>33</sup> Voir le développement qu'il fait à propos de la «critique» dans l'article «Socialisme et culture» (art.cit.).



Autre passage des *Cahiers de prison* qui confirme nos propos. Dans le cahier 12, dans lequel Gramsci traite majoritairement du sujet des intellectuels, mais également de celui de l'école, il observe que «la tendance actuelle est d'abolir tout type d'école « désintéressée » (non immédiatement intéressée) et formatrice, quitte à en laisser subsister un modèle réduit pour une petite élite de messieurs et de dames qui n'ont pas de souci de se préparer un avenir professionnel»<sup>34</sup>. De quoi cette tendance est-elle le symptôme? Si l'on y réfléchit à la lueur de ce que nous avons déjà analysé, nous pouvons penser que faire disparaître les écoles «désintéressées» au profit d'écoles professionnelles n'est rien d'autre que le reflet d'une volonté politique d'asservissement de la masse populaire aux nouvelles conditions économiques de l'Etat. C'est avoir pour seul objectif la production, et donc la soumission totale du peuple aux seuls moyens de production. Le reste - les sciences humaines, les langues anciennes, ... - est inutile, puisqu'improductif. Seule une certaine élite, aisée, déjà part du groupe dominant, pourrait se permettre ce genre d'études (comme il le rappelle dans les quelques lignes citées précédemment avec une pointe de mépris).

Par là, nous sentons également le danger qui se dessine derrière la suppression progressive de l'enseignement des sciences humaines à l'école. Cela entraîne, du même coup, la diminution progressive de la possibilité d'un esprit critique au sein de la masse populaire, qui, amputé de tout ce savoir pourtant essentiel au développement intellectuel, se retrouve privée en même temps de toute matière à penser, de moyen de comparaison, d'élargissement de l'esprit à d'autres cultures...

---

<sup>34</sup> GRAMSCI Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 12, p.1531.

Le choix des sujets à enseigner, du programme scolaire, des savoirs à transmettre est véritablement fondamental, et a des conséquences concrètes sur le devenir des personnes concernées par cette éducation. C'est pourquoi, au contraire de «la tendance (...) de répandre toujours davantage les écoles professionnelles spécialisées (...)»<sup>35</sup>, Gramsci prône une école unitaire, commune à tous, quel que soit l'avenir professionnel envisagé, pour la période qui couvre actuellement école élémentaire et moyenne. Une école où jusqu'à un certain âge, le programme, évidemment riche du retour des humanités, viserait d'abord à former l'homme, simplement, avant de le préparer à un métier. Ainsi, Gramsci affirme que «l'école unitaire ou de formation humaniste (ce terme d'humanisme entendu au sens large et non seulement dans son sens traditionnel) ou de culture générale, devrait se proposer d'insérer les jeunes dans l'activité sociale après les avoir conduits à un certain niveau de maturité et de capacité pour la création intellectuelle et pratique, et d'autonomie dans l'orientation et l'initiative»<sup>36</sup>. L'école unitaire s'inscrit dans le même processus de conscience et de direction de soi que nous avons déjà pu décrire. L'éducation est en ce sens capitale: elle a potentiellement une fonction émancipatrice pour l'individu, indispensable à son autonomie politique. Or cette autonomie, évidemment, représente un réel danger pour la stabilité du pouvoir politique des classes dominantes, qui préfèrent que la masse reste «amorphe»<sup>37</sup>.

Comment contourner l'éducation scolaire publique, dont le fondement est profondément biaisé par la volonté de l'Etat de conserver son pouvoir politique, au détriment de la vie de ses concitoyens? Gramsci rapporte, à propos de l'élévation actuelle de la masse que, hormis l'école, «une multiplicité d'autres

---

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.* P.1534.

<sup>37</sup> *Ibid.* Quaderno 11, p.1392.

initiatives et les activités dites privées que forment l'appareil d'hégémonie politique et culturel des classes dominantes tendent à cette fin»<sup>38</sup>. Parmi ces initiatives privées, il faut insister sur le journalisme, métier que Gramsci exerce pendant une grande partie de sa vie libre.

---

<sup>38</sup> *Ibid.* Quaderno 8, p.1049.

## **1.2. Le journalisme comme «oeuvre éducative»<sup>39</sup>.**

*Pourquoi choisir d'éduquer et de transmettre par le biais de la presse?*

### **1.2.1. La presse, le moyen le plus efficace pour éduquer les masses.**

Nous identifions trois raisons principales qui poussent Gramsci à choisir la presse comme principal vecteur de ses idées et de celles de son parti: la diffusion des journaux, la répétition qu'ils permettent et leur format, ainsi que celui de leurs articles. La première, indéniablement, c'est la diffusion de la presse, qui va de pair avec l'accessibilité de celle-ci. En effet, la distribution des journaux, qu'elle se fasse par l'intermédiaire de kiosques, par courrier ou avec l'aide de la bonne volonté des militants, est facile et peut vite se répandre. Or, une bonne diffusion du support facilite inévitablement la diffusion des idées qu'il contient, ce qui fait de la presse un instrument d'une puissance difficilement égalable. Ajoutons à cela un prix très accessible, beaucoup moins élevé que celui d'un livre. Pour exemple, un numéro de l'Ordine Nuovo coûtait vingt centimes (en liras italiennes), ce qui, pour l'époque, à titre de comparaison, représentait le tiers d'un kilo de pommes de terre<sup>40</sup> (vendu soixante centimes, donc). Le fait que le journal puisse entrer dans les dépenses quotidiennes, sans être un luxe (et de loin!), contribue indéniablement à son pouvoir. Dans toute la sphère privée que Gramsci évoque, c'est certainement l'activité la plus influente possible, ce qui explique pourquoi il la choisit sans hésitation pour propager ses idées et son mode de penser, plus généralement.

---

<sup>39</sup> GRAMSCI, Antonio. «Réflexions de prélude». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.

<sup>40</sup> GRAZIOSI, Gianni. «Mille lire al mese». *Panorama Numismatico*. février 2011, n°259.

Le deuxième argument en faveur de l'éducation par les journaux est l'avantage de répétition qu'ils impliquent. Quant à la méthode d'éducation que Gramsci préconise, il précise qu'il ne faut «pas se lasser de répéter ses arguments (en variant la forme littéraire)» car «la répétition est le moyen didactique le plus efficace pour agir sur les mentalités populaires»<sup>41</sup>. Or, le moyen par excellence qui permet de répondre à ces exigences semble être la presse (quotidienne surtout, mais aussi hebdomadaire), comme il l'affirme dans le cahier 24, consacré au journalisme: «la «répétition» patiente et systématique est un principe méthodique fondamental»<sup>42</sup>. Tout semble en effet désigner ce média comme le vecteur idéal de l'éducation pensée par Gramsci, qu'il s'agisse de sa fréquence, qui rend possible le genre répétitif, mais surtout de sa régularité, qui garantit, grâce au concept de ligne éditoriale, des informations et des analyses toujours pensées dans un même cadre. Par là, nous tenons le second argument qui pousse Gramsci à choisir la presse comme véritable instrument pour son combat révolutionnaire.

Troisième et dernier point en faveur des journaux: le format. L'organisation d'un journal se fait par l'assemblage de plusieurs articles, ne pouvant excéder une certaine longueur du fait du nombre de pages limité du support. Cela favorise la diversité de sujets et de signatures, ainsi qu'un argumentaire, pour chaque article, plus dense et plus resserré. Prenons l'exemple d'un numéro de l'Ordine Nuovo au hasard, celui du 1er novembre 1919. Sur huit pages, nous pouvons déjà dénombrer onze articles différents, dont les sujets - toujours sur le thème de «culture socialiste», propre au journal - varient de la législation communiste en général, à l'exemple plus précis de la situation révolutionnaire en Allemagne.

---

<sup>41</sup> GRAMSCI Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 11, p.1392.

<sup>42</sup> *Ibid.* Quaderno 24, p.2268.

Deux thèmes qui pourraient d'ailleurs faire l'objet d'un livre entier chacun, qui se retrouvent pourtant ici condensés en moins d'une page. Les journaux favorisent donc un accès plus rapide et plus facile à l'histoire ou à la politique, domaines qui semblent habituellement échapper aux ouvriers et à la masse populaire plus largement.

Bien que ce ne soit pas de l'époque de Gramsci, il y a également quelque chose de sociologiquement intéressant dans le choix du journal comme moyen d'éducation. Les livres de sciences humaines (philosophie, histoire, essais...) visent d'ordinaire un public plutôt aisé financièrement parlant, les classes dominantes comme dirait Gramsci, reflet d'une éducation propre à leur classe qui n'a pas eu à se soucier de l'apprentissage de compétences réellement pratiques, mais qui a, au contraire, eu le luxe de pouvoir profiter d'une école dite humaniste. La masse populaire n'achète pas souvent des livres, en raison d'abord de leur prix, puis surtout de ce que l'on pourrait appeler un «complexe de classe», qui se rapprocherait de la distinction bourdieusienne des pratiques culturelles<sup>43</sup>. Si un ouvrier n'exprime pas le désir d'acheter un livre, c'est qu'il considère que l'activité de lire un livre ne lui correspond pas, n'est pas «faite pour lui». Sans se lancer dans un banal psychologisme de comptoir, nous pourrions évoquer là une sorte de complexe d'infériorité de la classe prolétaire par rapport aux classes dominantes, qui expliquerait pourquoi Gramsci accorde autant d'importance à la prise de conscience de soi. Dans l'article «Socialisme et culture» que nous avons déjà cité plus haut, il rapporte le célèbre et antique «Connais-toi toi-même», au début de son texte. A l'origine, ce dicton aurait servi à faire prendre conscience aux

---

<sup>43</sup> BOURDIEU Pierre, *La Distinction*, au sujet des pratiques culturelles comme le théâtre, le musée etc...

plébéiens de leur égalité avec les nobles. Le prolétaire lui aussi a besoin de connaître et de reconnaître surtout sa valeur (sa valeur d'homme comme un autre, d'un homme avant tout) afin de pouvoir accéder à la culture, et de pouvoir oser prétendre aux mêmes droits que son patron. Ce sentiment d'infériorité qu'il ressent devrait finalement être dépassé par la culture, culture dont le fondement serait de prendre conscience de soi.

Bref, tout désigne le journal comme la solution idéale pour aller vers un «bouleversement du sens commun»<sup>44</sup>, progressif. Il va falloir maintenant étudier comment ce bouleversement va se faire concrètement.

---

<sup>44</sup> GRAMSCI, Antonio. «Bouleversement du sens commun». *Odio gli indifferenti*. Milan: Chiarelettere, 2011. P.10.

### 1.2.2. Les médias permettent une «auto-éducation dirigée»<sup>45</sup>.

André Tosel, dans un article que nous avons déjà cité, dit à propos du processus éducatif engendré par les médias qu'«il s'agit de transformer la mentalité de (la) masse en développant son intelligence historique, de lui permettre de mettre de «l'ordre» dans ses idées et ses pratiques, de retrouver une spontanéité créatrice sur la base de cette auto-éducation dirigée (...)»<sup>46</sup>. Ce qui va surtout nous intéresser dans ses propos, c'est la notion d'«auto-éducation dirigée». Si l'on comprend bien, ce serait l'éducation du lecteur tout seul, simplement orienté par le journaliste et ses articles. Concrètement, cela repose sur la définition de la culture selon Gramsci, qui, comme nous l'avons déjà vu, consiste à parvenir à s'auto-discipliner, à s'organiser soi-même intérieurement (un travail structurel et profond sur soi). Par le biais de ses articles, Gramsci entend aider ses lecteurs à d'abord réaliser que tel est le but à atteindre, et ensuite à y arriver. Cela passe par des articles dans lesquels il le formule directement, comme «Socialisme et culture», mais également indirectement, derrière par exemple, l'apparence d'un hommage littéraire à Renato Serra dans «La luce che si è spenta»<sup>47</sup>. Dans ce dernier article, il reprend les mêmes considérations que dans le premier article, mais exprimées de façon plus poétique, et dans un contexte complètement différent, puisque faisant suite à la mort d'un écrivain. Pour revendiquer l'accessibilité de la culture à tous ceux qui la considèrent comme une certaine conception de soi et du monde, il le dit de la façon suivante: «(...) tout est clair, limpide pour celui qui a l'oeil pur et qui voit la lumière comme une couleur et non comme une vibration d'ions et

---

<sup>45</sup> TOSEL André. «La presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci». *Quaderni*. Printemps 2005, n°57. Gramsci, les médias et la culture. P.57.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «La Luce che si è spenta». *Il Grido del Popolo*. 20 novembre 1915.



d'électrons»<sup>48</sup>. Cette formulation particulière est particulièrement intéressante quant au «bouleversement du sens commun» dont nous parlions plus tôt, car elle montre clairement le changement radical de vision nécessaire à l'appropriation de la culture, à savoir le passage d'une vision scientifique et même scientifique, apparemment élitiste, froide, extérieure à l'homme, à celle poétique, créative, qui fait appel à l'imagination et donc à ce qu'il y a de plus humain chez l'homme.

La mise en comparaison de ces deux articles revient également sur l'importance de la répétition, aspect journalistique que nous avons déjà étudié. «Socialisme et culture» est publié en janvier 1916, à peine quelques mois après la sortie de «La lumière qui s'est éteinte», datant de novembre 1915, dans le même journal. Loin d'être une maladresse, Gramsci trouve bien au contraire que «cette manière de «répéter» de façon non mécanique et sans pédanterie, les mêmes opinions de façon didactique», est très utile»<sup>49</sup>. Il semble en effet que la répétition, sous des formes diverses évidemment, permette une meilleure intégration et intériorisation des savoirs et concepts concernés par l'esprit humain. C'est également de cette façon qu'est développée l'«auto-éducation dirigée». La direction, l'orientation choisie par le journaliste se fait en partie par la volontaire répétition de certains termes ou idées, afin de montrer au lecteur que ceux-ci sont essentiels, et finalement les plus importants à retenir ou à assimiler.

Il faudrait rappeler, pour finir, que toute cette «éducation auto-dirigée» part d'un certain présumé sur le lecteur du journal. Gramsci le pense en effet comme

---

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> RICHIERI, Giuseppe; MUSSO, Pierre. «Réflexion sur Gramsci et le journalisme». *Quaderni*. Printemps 2005, n°57. Gramsci, les médias et la culture.

«une personne idéologiquement «versatile, malléable» et «transformable»»<sup>50</sup>. Si cela peut sembler quelque peu méprisant au premier abord, il ne faut cependant pas le penser de cette façon. Revenons à la définition gramscienne de la culture pour le comprendre - qui, vous l'aurez deviné, est véritablement centrale dans notre analyse. Prôner la prise de conscience de soi, l'auto-discipline etc... Revient à dire que le public auquel il s'adresse n'est tout simplement pas encore formé. Gramsci ne compte pas se servir de cette matière «amorphe» pour la manipuler à sa guise, il cherche au contraire, par le biais de ses articles, à servir seulement de tuteur pour qu'elle s'épanouisse dans la bonne direction. Cette bonne direction n'est rien d'autre que l'organisation intérieure de ces êtres encore «malléables», c'est donc une direction formelle dont le «fond» dépend ensuite de chaque personne. Or, cette organisation passe par le choix méticuleux de l'information à transmettre, des sujets à traiter... C'est donc ce que nous allons nous employer à étudier dès maintenant.

---

<sup>50</sup> *Ibid.* P.86.

### **1.3. Quelles informations pour quel combat?**

*Le choix de l'information et son traitement.*

#### **1.3.1. Importance du contexte historique, surtout pour un héritier (critique!) du marxisme.**

Gramsci a indéniablement un attachement fort à l'histoire qui se retrouve dans les articles qu'il écrit. Cet aspect-là est peu étonnant compte tenu des antécédents marxistes de sa pensée, communs à tous les communistes, bien qu'il se révèle critique sur bien des points de la théorie du philosophe du *Capital* - nous aurons l'occasion d'y revenir. L'histoire, en tout cas, apparaît comme fondamentale aux yeux du journaliste de combat qu'est Gramsci, surtout dans son rapport à l'actualité, au présent. Repenser l'histoire à la lueur d'un fait actuel, et inversement, permet d'enrichir à la fois son analyse du passé mais aussi celle du présent. Cela rend possible un double apport dans la pensée qui sert également à mieux anticiper le futur, tirant profit de l'explication de ces expériences. C'est ce qu'il développe dans un article intitulé «La barba e la fascia», dans lequel il commence par une référence à Benedetto Croce, qui affirme que «l'histoire» est toujours «contemporaine»<sup>51</sup>. Gramsci, en accord avec le philosophe italien, ajoute qu'un «fait passé, pour être un fait historique et pas seulement un signe graphique, un document matériel, un instrument mnémonique, doit être repensé, et c'est dans ce changement qu'il devient contemporain, puisque l'évaluation, l'ordre que l'on donne à ses éléments constitutifs dépendent nécessairement de la conscience «contemporaine» (...) de celui qui repense le fait passé»<sup>52</sup>. Cela revient à rappeler que l'histoire est loin d'être un bloc de faits figés, mais, au contraire, un

---

<sup>51</sup> GRAMSCI, Antonio. «La Barba e la Fascia». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole». 5 février 1918.

<sup>52</sup> *Ibid.*

assemblage d'histoires humaines, individuelles et collectives, mises bout à bout a posteriori pour créer «l'Histoire» comme domaine scientifique. Tous ces faits dits «historiques» ne forment qu'un tout seulement parce qu'ils appartiennent tous au passé. Or, la simple appartenance au passé ne semble pas être une condition suffisante pour créer un lien cohérent entre plusieurs faits détachés, et pourtant ceux-ci forment tous ensemble l'histoire, sans le vouloir. C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'actualité de l'histoire que Gramsci évoque, car la personne qui crée l'histoire en imposant ce lien à des histoires qui n'ont rien à voir entre elles est bien celle qui pense l'histoire après qu'elle se soit passé.

Cette démonstration est essentielle pour le combat que mène Gramsci car elle permet de redonner du sens et de l'importance à l'action individuelle et collective présente. En désacralisant l'histoire comme science, comme état de fait immuable - car c'est bien de cela dont il s'agit dans les quelques lignes que nous avons citées - , Gramsci veut transmettre l'idée que chacun des hommes fait partie de cette histoire, et qu'ils ont ainsi tous une influence sur celle-ci. Dire que tous les hommes ont un rôle à jouer dans l'histoire, et surtout le leur faire comprendre en l'écrivant dans un article, revient à les pousser à prendre conscience de leur valeur réelle, de leur poids conséquent dans la société, tout seul d'abord, puis surtout tous ensemble, créant ainsi une conscience de classe. Une fois conscients de leur force, ils seront ensuite plus aptes à mener une action véritablement révolutionnaire, renforcés par une plus grande confiance en eux et une solide assurance dans leur propre pouvoir. Tout ce raisonnement va d'ailleurs totalement dans le sens de la philosophie de la praxis que soutient Gramsci. Cette réflexion sur l'histoire est en effet indispensable à l'action, et elle en devient donc une action à elle seule.

Deux faits «historiques» - nous devrions seulement dire «passés» en réalité - intéressent spécialement Gramsci dans la préparation de la révolution qu'il entreprend dans les journaux, la Première Guerre mondiale, et les révolutions russes de 1917. Commençons par la Grande Guerre. Elle a été, pour toute l'Europe, un réel traumatisme, accentué par sa longueur inattendue (personne ne pensait qu'elle durerait quatre ans...). Elle a également profondément marqué Gramsci, qui la perçoit comme une condition nécessaire à la naissance d'une révolution. Dans le tout premier article du premier numéro de l'*Ordine Nuovo*, daté du 1er mai 1919, il explique que «la guerre a généré, par l'énorme destruction de richesses, l'écroulement des idéaux et des organismes sociaux, un profond trouble duquel il est idiot de penser que l'on pourra en sortir en peu de temps et facilement»<sup>53</sup>. Ce même article se termine par une citation de Myskine: «je pense que le premier problème à résoudre n'est pas celui de provoquer ou de créer la révolution, mais d'en garantir le succès»<sup>54</sup>. Il y a évidemment une relation de cause à conséquence très claire entre le «trouble» qu'a provoqué la guerre et la révolution qui se prépare. La sortie de cette guerre doit être à la hauteur des dégâts engendrés, tant matériels et physiques que psychologiques, à savoir immense. Seule une révolution apparaît équivalente au désastre qu'a causé la guerre; c'est, autrement dit, l'occasion que Gramsci et ses camarades attendaient depuis longtemps et qui se présente enfin à eux. Plus tard, dans l'éditorial de l'*Ordine Nuovo* du 13 septembre 1919, intitulé «Le développement de la Révolution», Gramsci va continuer dans cette même ligne de pensée en disant que «la guerre mondiale de 1914-18 représente le terrible avènement de ce moment du

---

<sup>53</sup> GRAMSCI, Antonio. «Réflexions de prélude». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.

<sup>54</sup> *Ibid.*

processus de développement de l'histoire moderne que Marx a synthétisé dans l'expression: la catastrophe du monde capitaliste»<sup>55</sup>. Plus qu'une occasion, cette guerre semble ainsi être la condition sine qua non à l'organisation de la révolution, une sorte de mal nécessaire en d'autres termes.

Ce n'est d'ailleurs guère étonnant au vu de ce qu'il écrivait déjà en 1914, dans son article «Neutralité active et agissante». Dans cet article resté célèbre pour son premier éloignement du PSI, ainsi que pour avoir affirmé être en accord sur certains points avec Mussolini, entre autres, il plaide effectivement en faveur de l'interventionnisme. Il souhaite voir l'Italie s'engager dans la guerre, car il craint que le principe de «neutralité absolue» que le PSI revendique ne conduise qu'à un réformisme mou, alors même que lui désire la révolution. Il faut selon lui ne pas céder à la «contemplation trop ingénue» des événements, et passer de cette «neutralité absolue», voulue par les dominants, à une «neutralité active et agissante»<sup>56</sup>, dans le réel intérêt du prolétariat.

De tels articles sur la guerre de 1914-18 présentent une manière fort originale de repenser le conflit à la lueur des intérêts d'un révolutionnaire. L'important dans ces textes est de montrer quelle utilité pratique peuvent avoir des événements d'une telle gravité. L'utilité pratique, pour Gramsci, c'est toujours la préparation de la révolution; ses articles lui servent à lier ses revendications, son combat à des événements qui, en apparence, leur ont l'air étranger. C'est une façon, plus généralement, d'établir une connexion entre la réalité passée et en cours avec la réalité idéalisée par le journaliste.

---

<sup>55</sup> GRAMSCI Antonio. «Le développement de la révolution». *L'Ordine nuovo*. 13 septembre 1919, n°18, p.1.

<sup>56</sup> GRAMSCI Antonio. «Neutralité active et agissante». *Il Grido del Popolo*. 31 octobre 1914.

Les seconds faits historiques qui intéressent vraiment Gramsci sont évidemment les révolutions russes de 1917. Cette fois-ci, au contraire de la Première Guerre mondiale, elles sont directement liées à la révolution que Gramsci contribue à organiser puisqu'elles en sont elles-mêmes. A côté des révolutions russes, «la France était une bien petite chose»<sup>57</sup> affirme même Gramsci! C'est dire l'importance que représente ce bouleversement politique et social russe pour le jeune philosophe italien. Dès novembre 1917, il publie un article à propos de ces événements qu'il intitule «La Révolution contre le Capital», publié dans *Avanti!*. Il saisit l'opportunité de relayer une information qui va servir directement à son combat, puisque elle rend compte de la réalisation concrète (et donc possible) des espoirs des jeunes révolutionnaires russes. Par là il espère pouvoir prendre exemple sur leur action pour que ce même processus se reproduise en Italie, selon des modalités différentes puisque propres à chaque pays. Pour être plus exacts, nous pourrions citer Domenico Losurdo<sup>58</sup>, qui, dans un entretien sur la relation entre Togliatti et Gramsci, revient sur leur conception commune de l'universalité. Pour eux, «(...) il ne s'agit (...) pas de reproduire une expérience mais de la traduire dans une culture nationale» car «(...) l'universalité n'exclut pas les caractéristiques particulières de chaque nation»<sup>59</sup>. C'est précisément de cela dont il s'agit quand Gramsci prend les révolutions russes comme sujet de certains de ses articles, il entend donner un modèle adaptable, pas un schéma figé à importer de façon complètement identique. Dans l'article que nous avons cité, il en profite également pour critiquer le marxisme, en insistant sur le fait que sa critique est

---

<sup>57</sup> GRAMSCI Antonio, «Une année d'histoire». *Il Grido del Popolo*. 16 mars 1918.

<sup>58</sup> Philosophe communiste enseignant à l'Université d'Urbino.

<sup>59</sup> LOSURDO Domenico. Entretien pour le site «La faute à Diderot», février 2014. < <http://www.lafauteadiderot.net/Togliatti-Gramsci-un-entretien> >

d'autant plus valable en Russie que «le Capital de Marx était, en Russie, le livre des bourgeois, plus que celui des prolétaires»<sup>60</sup>. Pour autant, il est important d'ajouter qu'il reste d'accord avec l'idéalisme sincère de Marx.

Dans un autre article, «La dimension de l'histoire»<sup>61</sup>, Gramsci établit une sorte de bilan des révolutions russes, deux ans après, afin de pouvoir se rendre compte du chemin parcouru et de celui qu'il reste à parcourir. Une façon, autrement dit, d'utiliser l'histoire à des fins pédagogiques. Lorsqu'il évoque les nouveaux hommes d'Etat russes, dont Lénine incarne la figure qu'il admire le plus, Gramsci les décrit comme des hommes qui «ont acquis une conscience de responsabilité exacte et précise, froide et tranchante comme l'épée des conquérants d'empires»<sup>62</sup>. Or c'est cette même conscience qu'il cherche à développer chez ses lecteurs, et dans tout le prolétariat en général. L'histoire lui sert ainsi ici de véritable outil de comparaison.

---

<sup>60</sup> GRAMSCI Antonio. «La Révolution contre le Capital». *Avanti!*. 24 novembre 1917.

<sup>61</sup> GRAMSCI Antonio. «La dimension de l'histoire». *L'Ordine nuovo*. 7 juin 1919, n°5, p.1.

<sup>62</sup> *Ibid.*



### **1.3.2. Transmission d'une certaine culture (articles comme critique littéraire notamment), qui permet la construction d'une culture alternative.**

Un élément essentiel de la démarche pédago-journalistique de Gramsci est la constitution d'une nouvelle culture, c'est-à-dire une culture alternative à la culture dominante. Pour ce faire, nous avons à la fois repéré des articles qui s'emploient à redéfinir la notion même de culture, comme «Socialisme et culture», le plus important d'entre eux, et d'autres qui contribuent directement à façonner une nouvelle culture, par le biais de critiques littéraires ou d'articles sur des faits de société, comme ceux de la rubrique «Sotto la mole».

Nous ne reviendrons que très brièvement sur l'article «Socialisme et culture», puisque nous avons déjà eu l'occasion de l'analyser plus tôt. Ce qu'il faut retenir, c'est que Gramsci insiste sur le fait que la culture ne doit plus être un domaine emprunt de pédanterie seulement réservée à une petite élite intellectuelle. Pour cela, il ne faut plus concevoir la culture comme une accumulation de savoirs, qui renverrait à une définition capitaliste de la culture car consumériste, mais comme une «organisation» de soi, «discipline du véritable moi intérieur, (...) prise de possession de sa propre personnalité, (...) conquête d'une conscience supérieure grâce à laquelle chacun réussit à comprendre sa propre valeur historique de sa propre fonction dans la vie, ses propres droits et ses propres devoirs...»<sup>63</sup>. Ce changement définitionnel est d'ailleurs un des «bouleversements du sens commun» que Gramsci cherche à provoquer; il s'agit d'une véritable révolution dans et par le langage.

---

<sup>63</sup> GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «Socialisme et culture». *Il Grido del Popolo*. 29 janvier 1916.

Dans un autre article, «La lumière qui s'est éteinte», Gramsci avait déjà esquissé des idées similaires à propos de la culture. Dans ce texte, il met en opposition les «professeurs», ceux qui protègent jalousement les grandes oeuvres comme celle de Dante, en défendant quiconque n'appartenant pas à leur caste de s'en approcher, et les autres, les «humbles», ceux qui ne sont pas initiés à cette culture savante. Ce qu'il cherche à démontrer ici, c'est que la culture n'est pas ce que l'on pense qu'elle est, à savoir, l'objet d'étude des intellectuels, des «critiques de profession». Elle est au contraire une façon de voir le monde, de faire attention aux choses qui nous entourent de façon différente. Par exemple, «le mot n'est plus un élément grammatical (...) c'est un son d'une période musicale qui s'articule»<sup>64</sup>. Par là, Gramsci essaye de sortir ses lecteurs d'une conception trop exclusive de la culture, pour permettre sa réappropriation par tous partout. Ainsi, quand il affirme que «nous sommes contents de sentir en nous la possibilité de sentir la beauté où qu'elle soit, de nous sentir libérés des vieux préjugés scolaires qui nous faisaient mesurer la poésie par mètres cubes et par kilogrammes de papier imprimé»<sup>65</sup>, il entend étendre le domaine de la culture à n'importe quel endroit, texte, visage, son... où pourrait se nicher une part de beauté. La seule condition pour y parvenir, c'est de concevoir la culture comme méthode, plus comme objet. A l'instar d'une conception scientifique du monde par exemple, économique ou religieuse, il faut considérer qu'il existe une conception culturelle du monde, un prisme qui jetterait une certaine lumière sur ce qui nous entoure, et qui nous permettrait ainsi d'en saisir toute la beauté.

---

<sup>64</sup> GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «La Luce che si è spenta». *Il Grido del Popolo*. 20 novembre 1915.

<sup>65</sup> *Ibid.*

Parmi les articles qui visent à la construction directe d'une nouvelle culture, nous allons nous concentrer sur ceux publiés dans la rubrique «Sotto la mole» du journal *Avanti!*. Cette rubrique, appelée ainsi en raison de la tour turinoise «la mole degli ebrei» («l'édifice des juifs» en français), accueille les chroniques quotidiennes de Gramsci, portant généralement sur la vie à Turin<sup>66</sup>, qu'il s'agisse de faits de société ou politiques. Un des articles que nous pouvons prendre en exemple est celui intitulé «Le football et la *scopone*», publié le 26 août 1918, dans lequel il oppose un sport de plein air à une partie de cartes confinée dans un bar<sup>67</sup>. Ce qu'il faut d'abord souligner, c'est qu'il choisit un sujet très populaire, très accessible dans le sens où tous ses lecteurs sont soit familiers du football, soit de la *scopone*, soit des deux. Ce qui change, c'est le traitement de ces deux objets très courants, presque vulgaires, dont on ne discute habituellement pas dans une telle rubrique de journal. Selon lui, «c'est aussi dans ces activités marginales des hommes que se reflète la structure économique-politique des Etats»<sup>68</sup>; il va ainsi confirmer ce que nous expliquions plus tôt, à savoir que la culture est une méthode, une grille de lecture du monde, et que l'on peut donc s'en servir pour analyser n'importe quel sujet.

De ce que l'on comprend de ce court texte, la *scopone* est, à son époque, bien plus populaire que le football. Or dans son article, il va élaborer toute une critique de ce jeu de carte, pour revaloriser le football, allant donc à l'encontre du sens commun. Alors qu'il dénonce dans la *scopone* «les hurlements, les poings sur la

---

<sup>66</sup> Gramsci écrit alors dans l'édition turinoise du journal *Avanti!*.

<sup>67</sup> La «scopone» est un vieux jeu de cartes italien, dérivée de la «scopa».

<sup>68</sup> GRAMSCI, Antonio. «Il foot-ball e lo scopone». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole», 26 août 1918.

table, et souvent sur la face de l'adversaire ou... du complice.»<sup>69</sup>, il voit dans le football l'incarnation de la «loyauté», le milieu dans lequel la distinction hiérarchique «n'advient pas par carrière, mais par capacité spécifique»<sup>70</sup>, tout le contraire de la politique carriériste et corrompue qu'il dénonce sans relâche. À un jeu ayant lieu dans un cadre malsain, enfumé, violent, il préfère - évidemment - le sport se faisant à l'air libre, à l'aide de «poumons sains et de muscles forts»<sup>71</sup>. La phrase suivante peut ainsi résumer sa position à propos du football: «Le sport est une activité diffuse des sociétés dans lesquelles l'individualisme économique du régime capitaliste a transformé la coutume et a suscité, en plus de la liberté économique et politique, la liberté spirituelle et la tolérance de l'opposition»<sup>72</sup>. Nous comprenons que le football représente pour Gramsci un grand terrain de liberté, synonyme de débat loyal et encadré. Ce sport est en fait à l'image de ce que devrait être la politique, un jeu libre, respectueux, loyal. Il essaye donc, par cette analyse originale du foot-ball et de la *scopone*, d'opérer encore une fois ce changement dans le sens commun, cette révolution du bon sens, pour commencer à construire avec ces nouveaux éléments une culture alternative.

Toujours dans la même rubrique, nous pourrions citer un article comme «Cocaïne», du 21 mai 1918, au nom sans équivoque. Il prend ici comme point de départ la réouverture du Mogol, une boîte de nuit turinoise où les jeunes de l'époque avaient pour habitude de «s'enivrer avec de la cocaïne»<sup>73</sup>. D'un fait très concret, touchant directement les jeunes mais aussi le droit, la politique, Turin, il

---

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> GRAMSCI, Antonio. «Cocaina». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole», 21 mai 1918.

va en profiter pour dénoncer l'absence totale de morale qu'a entraîné l'avènement de la société bourgeoise capitaliste. Il reproche aux dominants de cette société-là d'être conscients de ce problème de santé publique qu'est la prise de drogue, mais de malgré cela y contribuer, puisque cela représente un intérêt pour eux. Encourager le divertissement après le travail par les drogues, et donc par «l'excitation des nerfs» plutôt que par la recherche de «l'équilibre du cerveau» consiste seulement à endormir complètement la masse des travailleurs déjà épuisés par l'exploitation capitaliste. Cela rend évidemment plus facile l'emprise des dominants sur les dominés, c'est pourquoi Gramsci dénonce vigoureusement la réouverture de cet endroit de débauche. En un mot pour finir de façon plus générale, Gramsci affirme que «les associations bourgeoises sont pour le plaisir, pas pour le devoir». Le plaisir est plus commode pour eux, pas pour les travailleurs, c'est ce que Gramsci cherche à prouver et à faire comprendre à son lectorat par le simple exemple de l'autorisation publique de nuire à sa santé.

### 1.3.3. Articles purement politiques.

De la culture à la politique, il n'y a qu'un pas, d'autant plus si l'on considère la culture comme une méthode d'analyse du monde, et que tout est politique. Si l'on tient également compte de l'engagement politique de Gramsci, et donc de la teneur politique de son combat révolutionnaire, l'évidence de l'importance des articles politiques dans l'oeuvre de Gramsci devient flagrante. C'est particulièrement dans *l'Ordine Nuovo* qu'il va publier des articles de ce genre là. Ses articles se veulent volontairement partisans, en faveur de la révolution du prolétariat, du PCI... Et n'ont donc rien à voir avec les articles politiques que l'on pourrait retrouver dans les journaux actuels, qui, sous couvert d'objectivité, se font le porte-parole de la bien-pensance courante et vulgaire.

Commençons par un article intitulé «Démocratie ouvrière», paru le 21 juin 1919 dans *l'Ordine Nuovo*. Gramsci voit dans ces deux pages une «incitation à penser et à agir»<sup>74</sup> à l'intention des lecteurs prolétaires de son journal au sujet de la possible et future organisation de la société comme démocratie ouvrière, et donc dominée par un Etat socialiste et plus par un Etat bourgeois. Il ressort de cette lecture une compréhension très claire du modèle qu'il envisage pour sa démocratie ouvrière: il souhaite qu'elle soit une «société organisée qui puisse s'éduquer, créer sa propre expérience, et acquérir une conscience responsable des devoirs qui incombent aux classes qui accèdent au pouvoir de l'Etat»<sup>75</sup>. Nous retrouvons non seulement la notion d'éducation, qui, comme nous l'avons bien expliqué, est fondamentale pour Gramsci, mais également celle de conscience, état auquel la masse devrait arriver par la culture. Cependant le plus fascinant

---

<sup>74</sup> GRAMSCI, Antonio. «Démocratie ouvrière». *L'Ordine Nuovo*. 21 juin 1919, n°7, p.1.

<sup>75</sup> *Ibid.*

dans cet article, c'est la précision des propositions du journaliste quant au système qu'il veut construire, à mille lieues des promesses floues que des hommes politiques pourraient formuler. Il insiste ainsi sur la création de «comités de quartier», qui pourrait être un des plus petits chaînons d'organisation politique. Par là, il remet la démocratie locale en avant, et redonne sa place aux relations de proximité. Toujours à propos de ce même exemple, Gramsci pense qu'il faut «faire élire un délégué pour quinze ouvriers, par catégories séparées» pour «le conseil de quartier des délégués d'usine»<sup>76</sup>, prenant appui sur le modèle anglais pour décrire un nombre aussi précis. Il faut également compter sur les sections urbaines, les comités d'entreprise... Et la structure du Parti - socialiste encore à l'époque, pas communiste - pour s'assurer de leur bon fonctionnement. Tout cela permettrait à la masse de vivre une «magnifique école d'expérience politique et administrative»<sup>77</sup> indispensable à la préparation «à l'exercice du pouvoir»<sup>78</sup>. Cet article se révèle donc une des pierres indispensables à l'édifice d'Etat post-révolutionnaire que Gramsci cherche à construire.

Cinq ans plus tard, le 1er septembre 1924, dans le même journal (qui a, entre temps, cessé de paraître, puis recommencé), Gramsci écrit «La crise italienne». Il s'agit là d'un article beaucoup plus long, plus approfondi, moins naïf, qui répond presque directement à celui que nous venons d'évoquer. Deux ans après la marche sur Rome, Gramsci dessine un bilan du fascisme peu glorieux, qu'il assimile à la crise plus globale du capitalisme. Il commence par reconnaître «qu'en 1920 la classe ouvrière [a] failli à sa mission, qui était de créer par ses propres moyens un

---

<sup>76</sup> *Ibid.*

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> *Ibid.*

Etat (...)»<sup>79</sup>. C'est de l'Etat socialiste dont il veut parler, or entre la scission du PSI pour créer le PCI et l'avènement au pouvoir du fascisme avec Mussolini, cet objectif a été un échec total. Il dresse ainsi intelligemment son auto-critique, qui va lui permettre par la suite de proposer une nouvelle trajectoire pour corriger les erreurs commises par le passé. Simultanément à ce revers politique que la gauche révolutionnaire et communiste doit essayer, l'Italie assiste à la crise du fascisme, dans lequel elle avait fondé beaucoup d'espairs. Pour expliquer cette crise, Gramsci revient au principal attribut du fascisme: celui d'avoir réuni l'ensemble de la petite bourgeoisie italienne, chose qu'aucun parti n'avait réussi à faire avant lui. Le problème, c'est que son principal objectif est de «conquérir l'Etat»<sup>80</sup>, ce qui, pour Gramsci, est synonyme de «conquérir l'usine». Or la petite bourgeoisie, contrairement à la classe ouvrière, n'a aucune prise au sein de l'usine, ce qui signifie que «la petite bourgeoisie ne peut conquérir l'Etat qu'en s'alliant à la classe ouvrière», sous ses conditions, évidemment, à savoir le remplacement du «Parlement par le système des Soviets» et «le capitalisme par le communisme»<sup>81</sup>. Ce qu'il observe également - la situation est effectivement complexe - c'est la création du Comité parlementaire des oppositions après les élections du 6 avril 1924 au sein même du parlement, «un gouvernement antifasciste opposé au gouvernement fasciste», qui rallie autant le PSI que les maximalistes ou le Parti populaire, et auquel participe au début le PCI, avant de se retirer face au refus non-négociable de sortir du simple domaine parlementaire pour entrer dans celui de la véritable action prolétaire révolutionnaire. Dans cet article, face au régime fasciste et à ce comité d'opposition auxquels il s'oppose, Gramsci pose la question du rôle que le PCI a à jouer dans cette crise. Il la résume en ces termes:

---

<sup>79</sup> GRAMSCI, Antonio. «La Crise italienne». *L'Ordine Nuovo*. 1er septembre 1924, n°5, p.1.

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> *Ibid.*



«La tâche essentielle de notre parti réside dans la conquête de la majorité de la classe travailleuse, la phase que nous traversons n'est pas celle de la lutte directe pour le pouvoir, mais une phase préparatoire, de transition vers la lutte pour le pouvoir, en somme, c'est une phase d'agitation, de propagande, d'organisation»<sup>82</sup>. Cela revient précisément aux raisons qui le poussent à écrire cet article: à préparer le terrain pour une révolution à venir, par l'éducation par l'information, en donnant d'abord un bilan, puis des propositions concrètes et accessibles.

Cet article est exactement à l'image du travail journalistique de Gramsci: il dresse un bilan critique de la situation économique, politique et sociale italienne. Le but d'un tel constat n'est pas de mener la masse à un découragement global et à un désintéressement de la politique mais bien au contraire de susciter un réel «enthousiasme». Il faut en effet rappeler que Gramsci croit dans le «pessimisme de l'intelligence» mais surtout dans «l'optimisme de la volonté»<sup>83</sup>. Ainsi, malgré une analyse alarmante du contexte politique, et même justement grâce à elle, il semble d'autant plus nécessaire pour le peuple de se réveiller et d'agir dans la perspective d'un changement que la seule la révolution prolétarienne pourrait engendrer. Cette «phase d'agitation», Gramsci s'en occupe aussi bien que celle d'éducation par le biais de la presse et donc de la rédaction d'articles.

---

<sup>82</sup> *Ibid.*

<sup>83</sup> GRAMSCI Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 28, p.2332.

2. «Agitez-vous, parce que nous aurons besoin de tout notre enthousiasme».

Nous poursuivons, dans ce deuxième chapitre, l'examen attentif du travail journalistique de Gramsci, dont le but est la «transformation radicale de la psychologie ouvrière»<sup>84</sup>, afin d'arriver en fin de course à une révolution prolétaire qui permettra de remplacer l'Etat bourgeois par l'Etat socialiste. Selon la structure ternaire du programme qu'il se donne en tête de la première édition de l'Ordine Nuovo, la deuxième étape après l'éducation, que nous venons d'aborder, est celle de l'agitation, de l'action. L'agitation renvoie à un mouvement, ce même mouvement que loue Gramsci dans le football, physique donc, mais aussi à une sorte de bouillonnement intellectuel qui lui est indispensable. Une fois transmise l'éducation révolutionnaire, une fois les outils donnés aux ouvriers pour organiser sa pensée, de quelle teneur va être l'action prônée par Gramsci? Nous verrons dans un premier temps qu'elle relève en grande partie d'une intégration personnelle des principes et savoirs acquis lors de la première phase d'éducation. Il faudra ensuite voir comment participer concrètement à son tour à ce processus révolutionnaire, en prenant l'exemple de Gramsci, de son métier de journaliste et de la création de journaux. Il ne faut cependant pas croire que le rôle de tous les ouvriers, suite à leur «éveil», est de devenir un intellectuel. Nous étudierons alors quelle place doit revenir à chacun, et comment peut s'organiser une nouvelle société en fonction de cela.

---

<sup>84</sup> GRAMSCI, Antonio. «Démocratie ouvrière». *L'Ordine Nuovo*. 21 juin 1919, n°7, p.1.

**2.1. L'action est d'abord passive (apparemment paradoxal, comme le concept de «révolution passive»): elle passe par la compréhension et l'assimilation de la pensée révolutionnaire véhiculée par les journaux (foi dans la révolution, conviction personnelle, intime).**

**2.1.1. Travail sur soi - véritable sens de la «culture» comme construction de soi et non pas comme une simple accumulation de savoirs.**

Dire que l'action commence par être passive peut sembler a priori paradoxal, car les deux termes s'opposent très clairement. C'est pourtant possible si l'on considère que l'action consiste dans un premier temps à un simple - mais immense - travail sur soi. Cette étape est la condition sans laquelle l'action concrète, réelle, sur le terrain n'aurait aucun sens et aucune efficacité. Ce serait en effet laisser place à la violence brute et à l'agitation désorganisée, pour des résultats indubitablement peu probants. En quoi consiste donc cette action passive? Elle est avant tout personnelle et elle ne peut être détachée de la tâche pédagogique que Gramsci attribue au journalisme. Le public visé par les articles et journaux de Gramsci, ainsi que ceux de ses camarades qui se situent dans la même ligne de pensée que lui, ne doit absolument pas se contenter d'un simple travail de lecture à leur égard. Il doit s'en suivre un travail d'assimilation, de réflexion, d'organisation de soi, travail que Gramsci regroupe sous le nom de «culture».

Nous avons déjà eu l'occasion d'aborder le changement définitionnel que Gramsci opère quant au terme «culture», notamment par l'étude de deux articles, «Socialisme et culture» et «La lumière qui s'est éteinte». La culture permet une construction personnelle, interne liée, à la connaissance de soi. Cela amène d'autres implications, dont l'ordre et la discipline; Gramsci dit en effet que « se

connaître soi-même signifie être maître de soi, se différencier, se dégager du chaos, être un élément d'ordre, mais un élément de son ordre propre et de sa propre discipline à l'égard d'un idéal».<sup>85</sup> Il est essentiel de créer cet ordre et de trouver sa place en son sein car c'est grâce à lui que va pouvoir se créer par la suite un «ordre nouveau». Dans la *Città futura*, revue éphémère que Gramsci crée en 1917, il revient sur cette notion de discipline en écrivant que «la discipline bourgeoise est la seule force qui maintienne solidement l'agrégat bourgeois. A discipline, il faut opposer discipline. Alors que la discipline bourgeoise est une chose mécanique et autoritaire, la discipline socialiste est autonome et spontanée»<sup>86</sup>. L'action passive a ainsi comme caractéristique principale l'auto-discipline, qui, puisqu'elle ne peut venir que de l'individu concerné, doit trouver son origine dans l'initiative libre et personnelle. Pour encourager cet esprit d'initiative, Gramsci écrit des articles, exhorte à l'action («agitez-vous»), essaye de donner le maximum de clefs à ses lecteurs pour comprendre le monde qui les entoure (articles historiques et politiques notamment).

L'objectif, après avoir appris progressivement à se connaître, et ainsi à se discipliner, est de prendre conscience de soi. La prise de conscience diffère et englobe les deux étapes décrites plus tôt en ce qu'elle est plus complexe à atteindre, et que son résultat est la maîtrise totale de sa vie, ce qui est très fort. En prenant conscience de ce que l'homme est, il prend donc conscience de toutes les possibilités qui s'ouvrent à lui. Cependant, Gramsci ajoute que, «ayant acquis la conscience de sa personnalité, (l'homme) sent que celle-ci est entravée et ne peut

---

<sup>85</sup> GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «Socialisme et culture». *Il Grido del Popolo*. 29 janvier 1916.

<sup>86</sup> GRAMSCI, Antonio. *La Città Futura*. 1917.

s'affirmer librement dans le monde»<sup>87</sup>. Le problème de la prise de conscience de soi, c'est évidemment sa confrontation avec les autres et avec le monde dans lequel elle doit inévitablement évoluer. Si seule, la conscience de soi pourrait permettre un contrôle intégral de ses actions, dans la réalité elle doit néanmoins faire face à l'influence et aux contraintes que le contact avec autrui impose. Pour autant, l'homme maintenant conscient ne doit pas rester bloqué à ce stade où il constate l'impossibilité de sa liberté entière. Il doit justement apprendre à contourner ces difficultés pour parvenir à s'affirmer.

Gramsci fait alors appel à un concept très marxiste pour proposer une solution: celui de conscience de classe. Pour arriver à ses fins, l'homme conscient de soi va devoir passer par une seconde étape: la prise de conscience que d'autres hommes appartiennent à la même classe et font face aux mêmes intérêts que lui. En effet, ce n'est que par l'union, par le poids de la masse que les revendications individuelles pourront se faire entendre. D'où la valorisation de l'«égoïsme prolétaire» selon Gramsci: «chez les prolétaires, l'égoïsme est ennobli, parce qu'ils ont conscience de ne pouvoir complètement le satisfaire sans que, dans un même temps, l'aient satisfait tous les individus de leur classe. C'est pourquoi l'égoïsme prolétarien crée immédiatement la solidarité de classe»<sup>88</sup>. L'action passive c'est donc d'abord cet «acte de l'esprit»<sup>89</sup> qui caractérise l'Internationale, à savoir la constitution d'une classe prolétaire unie car consciente de son unité et du caractère commun de ses intérêts.

---

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «Après le congrès socialiste espagnol». *Il Grido del Popolo*. 13 novembre 1915.

A cette prise de conscience individuelle puis collective, Gramsci juge nécessaire d'ajouter un élément de plus: la foi. Cette foi dans la communauté et dans la révolution va être le véritable ciment de cette classe prolétaire, elle leur devient alors indispensable.

### 2.1.2. Une conversion révolutionnaire.

Au premier abord, il peut sembler étrange de parler de «foi révolutionnaire», compte tenu de l'anti-cléricalisme généralement associé au communisme et plus largement à l'esprit révolutionnaire<sup>90</sup>. Il semble cependant que ce terme soit le plus approprié dans le contexte qui nous occupe; c'est d'ailleurs celui qu'emploie Gramsci lui-même. Dans l'éditorial du premier numéro de *l'Ordine Nuovo*, il écrit ainsi cette phrase: «Seuls les travailleurs croient aujourd'hui, ont la foi, et seule la foi - intellect d'amour - est aujourd'hui capable de reconstruire»<sup>91</sup>. La foi est le moteur le plus puissant qui soit, puisqu'il implique une croyance profonde, personnelle et surtout inébranlable. Il est intéressant de constater que Gramsci l'appelle «intellect d'amour», car mélanger les deux concepts fait penser à une sorte d'élan irrépessible - comme l'amour - avec la sincérité qu'il induit, cependant solidifié par la raison, par un argumentaire rationnel - c'est là que l'on retrouve l'intellect. La foi se retrouverait en fait dans un assemblage des deux plus puissantes instances humaines, habituellement opposées, mais ici réconciliées: le coeur et la raison.

Ce terme de «foi» fait également référence à un article qu'il écrit plus tôt, en 1916, dans la rubrique «Sotto la mole». Intitulé «Audace et foi», ce texte assimile le socialisme à la nouvelle religion moderne, celle qui remplacera le christianisme. A son propos il écrit que le socialisme est une «religion dans le sens que lui aussi fait appel à la foi, que lui aussi a ses mystiques et ses praticiens; religion également parce qu'il a remplacé dans les consciences le Dieu transcendantal des catholiques par la confiance dans l'homme et dans ses énergies

---

<sup>90</sup> Souvenons-nous de Robespierre...

<sup>91</sup> GRAMSCI, Antonio. «Réflexions de prélude». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.

meilleures comme unique réalité spirituelle»<sup>92</sup>. La spiritualité est, selon lui, passée du domaine divin, abstrait, à la dimension humaine, très concrète. La foi de l'homme reste alors circonscrite à la sphère humaine, il n'y a plus besoin d'une «élévation» vers Dieu. Le nouveau Dieu devient simplement l'ensemble des potentialités de l'homme, une sorte de grand espoir dans l'humanité. Dans ce sens, le socialisme, en plus d'être une religion, est un humanisme, ce qui signifie par conséquent que la nouvelle religion, qui vient en remplacement de la religion catholique, choisit comme Dieu quelque chose de l'ordre de l'humain. Cela veut également dire que la foi des hommes ne se concentre que sur ce qu'elle peut maîtriser, toute ce qui est de l'ordre de l'homme. Ce changement de paradigme est à la fois rassurant, car il implique que tout devient contrôlable, même l'impossible, Dieu, mais également angoissant, car, avec lui, la seule explication possible aux événements terrestres se réduit à la seule initiative humaine. La fin de Dieu signe la fin du hasard, et avec elle, le règne de la nécessité: l'homme n'a donc plus le droit à l'erreur.

L'autre point intéressant, c'est l'usage du terme «enthousiasme» dans la deuxième partie de la phrase programmatique qui nous sert de titre pour ce deuxième chapitre. Etymologiquement, en grec, le substantif «enthousiasme» renvoie à la possession d'un homme par Dieu - on y reconnaît d'ailleurs la racine «theos» qui signifie «Dieu» en français. Couramment, ce nom a pris le sens d'une dévotion pleine et entière à une croyance, une activité... Il garde la puissance du terme original, en écartant l'implication directe à la religion, en d'autres termes. Si Gramsci fait appel à l'enthousiasme de chacun dans cette phrase, il faut y voir à la fois un écho au socialisme comme nouvelle religion moderne mais aussi à la fois

---

<sup>92</sup> GRAMSCI, Antonio. «Audacia e fede». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole», 22 mai 1916.



comme seul moteur assez efficace pour mouvoir toute une masse d'hommes et les faire participer activement à une révolution. C'est l'esprit révolutionnaire qui doit s'emparer de chaque prolétaire, et c'est lui seul qui doit l'animer et le conduire dans ses actions. Autrement dit encore, le prolétaire enthousiaste doit s'abandonner tout entier à l'idéal de la révolution, lui faire complètement confiance, comme autrefois il aurait pu s'abandonner tout entier à Dieu et lui remettre sa vie entre ses mains.

Nous voyons ainsi toute l'importance d'une conversion révolutionnaire. Elle se fait par un minutieux travail d'éducation que Gramsci entreprend par le biais des journaux, dont la finalité est plus de les rendre capable de s'auto-éduquer selon la ligne de pensée révolutionnaire qu'il aura pu transmettre, que de seulement leur faire retenir un nombre précis de connaissances. Ce qui est certain, c'est qu'une fois convertis, ces hommes doivent convertir à leur tour. Comment organiser cette démarche? Une possibilité, parmi d'autres: suivre l'exemple de Gramsci, par le journalisme.

## **2.2. Une fois cette étape passée, il faut à son tour participer à l'éducation et à la prise de conscience du prolétariat: Gramsci comme exemple à suivre. L'exemple de l'*Ordine nuovo*.**

### **2.2.1. Histoire d'une démarche médiatico-révolutionnaire.**

Nous allons nous attaquer ici à une part très importante de l'expérience journalistique de Gramsci - de sa vie en général d'ailleurs -, celle de l'*Ordine Nuovo*. Si nous avons pu l'évoquer et analyser quelques uns de ses articles plus tôt dans notre développement, il s'agit là de revenir plus en détail sur sa création, son histoire, sa ligne éditoriale.

Comment commence donc cette aventure médiatico-révolutionnaire? Quatre socialistes de l'époque, Antonio Gramsci, Palmiro Togliatti, Angelo Tasca et Umberto Terracini décident en 1919 à Turin de créer le journal l'*Ordine nuovo*. Nous verrons plus tard que ce nom, «Ordine nuovo», renvoie à bien plus qu'une simple publication, donnant lieu à un véritable élan politique dissident du PSI. Le premier numéro de l'*Ordine nuovo* sort ainsi le 1er mai 1919, répondant selon ses rédacteurs à un besoin urgent «des groupes socialistes d'un centre de discussions, d'études et de recherches autour des problèmes de la vie nationale et internationale»<sup>93</sup>. Un journal ouvertement socialiste, comme le démontre également son titre, «l'Ordre nouveau» en français. Cet ordre là, c'est évidemment le renversement de l'Etat bourgeois au profit de l'Etat prolétaire. Revendiquer un nouvel ordre, c'est donc se présenter comme révolutionnaire, car cela implique un bouleversement complet de l'organisation politique en place.

---

<sup>93</sup> GRAMSCI, Antonio. «Réflexions de prélude». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.

Par là, par le seul choix du titre, Gramsci et ses camarades s'éloignent déjà du PSI, qui est bien plus réformiste que révolutionnaire.

A Turin, entre l'automne 1919 et le printemps 1920, le mouvement ouvrier prend de l'ampleur. Sous l'impulsion de l'*Ordine nuovo*, les usines turinoises voient leurs anciennes commissions internes se transformer en conseils d'usine, conseils démocratiques ouvriers, dont les commissaires sont élus par tous les travailleurs, syndiqués ou non. Le conseil d'usine est en fait une sorte de «soviet», qui entend être la «première cellule du futur Etat des Conseils»<sup>94</sup>, appelé aussi Etats des soviets. Leur but, entre autres, est de «s'emparer du mécanisme de l'entreprise pour se préparer à la diriger»<sup>95</sup>. L'*Ordine nuovo* joue un grand rôle dans ce mouvement, qui concerne notamment le secteur métallurgique. En effet, dans la première série<sup>96</sup> du journal sont publiés presque hebdomadairement des articles soit sur les Soviets russes, qui sont alors des traductions de Lénine, comme «La victoire du soviet» (4 octobre 1919), soit directement sur les conseils d'usine, comme le 22 novembre 1919, «Les conseils d'usine à l'oeuvre» ou encore le 24 janvier 1920, «Les bureaux techniques dans les conseils d'usine».

Le développement des conseils d'usine et du mouvement ouvrier est tel qu'en avril 1920, suite à l'échec des négociations avec les industriels en mars, s'organise une grève générale à Turin, à laquelle prennent part tous les secteurs industriels de la ville. Gramsci en établit un rapport très précis quelques mois plus tard, en

---

<sup>94</sup> SPRIANO, Paolo. *Storia del Partito Comunista Italiano*. Vol. 1: Da Bordiga a Gramsci. Einaudi, 1971. P.48.

<sup>95</sup> *Ibid.*

<sup>96</sup> L'*Ordine nuovo* compte en effet trois séries, qui correspondent à trois moments différents de publication. La première hebdomadaire, s'étend du 1er mai 1919 au 24 décembre 1920. La deuxième, formule quotidienne, débute le 1er janvier 1921 et cesse en octobre 1922. La troisième enfin, reprend en mars 1924 pour finir en mars 1925.

novembre 1920, rapport enthousiaste dans lequel il écrit que «le mouvement turinois du mois d'avril a été en effet un événement exceptionnel, non seulement dans l'histoire du prolétariat italien, mais dans celle du prolétariat européen, et même dans l'histoire du prolétariat du monde entier»<sup>97</sup>. Grâce à lui, nous pouvons également avoir des chiffres très précis concernant cette grève, quant à la durée et au nombre d'ouvriers mobilisés: «La grève des métallurgistes dura un mois, celle des autres catégories de travailleurs dura dix jours. La grève générale des dix derniers jours s'étendit à tout le Piémont, mobilisant près d'un demi-million d'ouvriers de l'industrie et de l'agriculture, ce qui signifie qu'elle toucha une population de près de quatre millions de personnes...»<sup>98</sup>. Elle se termine sans grande surprise par une lourde répression de l'Etat italien, ce qui est donc un échec en soi, mais un grand pas pour le prolétariat et un signe d'espoir pour son avenir. Gramsci en retient que «pour la première fois dans l'histoire, en effet, on a vu un prolétariat engager la lutte pour le contrôle de la production sans avoir été poussé à l'action par la faim ou par le chômage»<sup>99</sup>. C'est donc la marque d'une évolution des mentalités dans la classe prolétaire, qui va de pair avec la prise de conscience de sa nature et de l'unité de sa classe. C'est d'autant plus encourageant que la lutte révolutionnaire n'est plus liée à des besoins primitifs, liés généralement à la pauvreté. Le combat politique, par cette grève, devient une priorité pour des hommes qui, avant la Grande guerre, y étaient complètement indifférents.

---

<sup>97</sup> GRAMSCI, Antonio. «Le mouvement turinois des conseils d'usine». *L'Internationale communiste*. N° 14. Novembre 1920.

<sup>98</sup> *Ibid.*

<sup>99</sup> *Ibid.*

Cette période, fortement imprégnée par l'esprit révolutionnaire, s'inscrit dans le contexte particulier de ce que l'on baptisera plus tard le «biennio rosso», «les deux années rouges», en français, qui renvoient aux années 1919 et 1920. Il est caractérisé par de nombreux mouvements sociaux en Italie du Nord, liés, en partie, au souffle d'optimisme insufflé par les révolutions russes de 1917. Ce contexte explique le succès de l'*Ordine nuovo* dès son lancement et ses répercussions concrètes, sur le terrain, comme le montre la grève générale d'avril 1920. De cette époque et de cette grève, «les hommes (de l'*Ordine nuovo*) s'en souviendront comme le point culminant de «leur action de masse», comme l'affrontement de classes le plus typique, le plus avancé»<sup>100</sup>. Ainsi se terminent les deux premières années de l'*Ordine nuovo*, avec la fin du «biennio rosso».

Commence alors la deuxième série du journal, qui devient quotidien. Cette aventure renouvelée durera encore une fois presque deux ans, du 1er janvier 1921 au 28 octobre 1922, date à laquelle les locaux de l'*Ordine nuovo* sont saccagés et brûlés par les fascistes<sup>101</sup> (simultanément à la Marche sur Rome). Peu après le lancement de cette nouvelle édition a lieu le fameux congrès de Livourne, le 21 janvier 1921, qui donne naissance au Parti Communiste Italien, à l'initiative des mêmes fondateurs de l'*Ordine nuovo*. Nous ne nous attarderons pas plus longtemps sur ce point car nous aurons l'occasion d'y revenir un peu plus tard. Nous spécifierons seulement que suite à la création du PCI, l'*Ordine nuovo* devient un organe officiel du parti.

---

<sup>100</sup> SPRIANO, Paolo. *Storia del Partito Comunista Italiano*. Op.cit. P.52-53.

<sup>101</sup> TERRACINI, Umberto. *Souvenirs*. <[http://web.liceomendrisio.ch/storia/cap3/3\\_2\\_squadrisimo.html](http://web.liceomendrisio.ch/storia/cap3/3_2_squadrisimo.html)>

Trois ans plus tard, en mars 1924, Gramsci relance l'*Ordine nuovo* pour la troisième et dernière fois. Cette nouvelle série de publication prendra fin à peine un an plus tard, en mars 1925. Dans l'éditorial du premier numéro de cette troisième série, il en profite pour dresser un bilan critique des deux premières éditions de son journal, et plus généralement des premiers temps de son mouvement révolutionnaire. Il regrette notamment leur «manque de courage» et d'avoir été «trop jeunes» et donc d'avoir «conservé trop d'ingénuité politique et de fierté formelle»<sup>102</sup>. Un *mea culpa* qui permet au journal de ressortir sans perdre trop de crédibilité. A la fin de ce même éditorial, Gramsci réaffirme cependant que la ligne éditoriale restera la même que celle des premiers numéros, à savoir «approfondir cette éducation [politique], organiser et rendre plus vivante cette expérience [historique]»<sup>103</sup>, tout en prenant en compte la récente expérience du PCI, qui n'a alors que trois ans, mais qui, en 1919, représentait un des grands combats du journal. Nous remarquerons quand même que le sous-titre, dans cette nouvelle édition, passe de «revue de culture socialiste» à «revue de politique et de culture ouvrière». L'encadré juste en-dessous annonce aussi un objectif clair et précis: «(...) créer l'Etat des Conseils des ouvriers et des paysans et fonder les conditions pour l'avènement et la stabilité de la Société Communiste», accompagné du slogan marxiste «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!». Ces changements s'expliquent par le changement dans la forme du combat (car le fond reste le même). Alors qu'en 1919, l'*Ordine nuovo* se présente comme un dissident du PSI, et vise à créer le «Parti indépendant de la classe ouvrière révolutionnaire»<sup>104</sup>, l'*Ordine nuovo* de 1924 a déjà comme acquis ce parti et, fort d'une plus grande maturité, liée à l'expérience de la direction du Parti et à

---

<sup>102</sup> GRAMSCI, Antonio. «Editorial». *L'Ordine nuovo*. Mars 1924. N°1, P.1.

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> *Ibid.*

l'observation attentive du modèle russe, cherche à renforcer son assise pour continuer sa préparation de la révolution. C'est donc dans cette optique qu'est publié de nouveau ce journal. Ce sera cependant de courte durée, un an seulement, tout simplement à cause de Mussolini et des lois «fascistissimes», limitant la liberté de la presse. C'est ainsi que se termine l'aventure de l'*Ordine nuovo*, Gramsci sera d'ailleurs arrêté à peine un an plus tard, en novembre 1926...

### 2.2.2. Analyse d'un style populaire.

Passons à la forme et donc à l'organisation concrète du journal. Premièrement, l'*Ordine Nuovo* se situe entre le quotidien et la revue. Ses créateurs le veulent en effet «plus coordonné que le quotidien, plus agile et vif que la revue»<sup>105</sup>. Il faudrait y voir également une sorte de mélange équilibré entre les deux types de journaux que Gramsci distinguera plus tard dans ses *Cahiers de prison*, c'est-à-dire entre le «journal soit disant d'information ou «sans parti» explicite» et «le journal d'opinion, de l'organe officiel d'un parti déterminé» ou encore entre «le journal pour les masses populaires» et «celui dédié à un public nécessairement restreint»<sup>106</sup>.

Pour atteindre cet entre-deux, il va falloir allier un choix précis de sujets pointus, tous ayant trait à au socialisme en Italie et à l'étranger, avec un style et un vocabulaire accessibles à tous, le journal étant destiné à un public ouvrier, peu éduqué pour la plupart. Ainsi, dès la deuxième page du premier numéro de l'*Ordine nuovo* est publié un «programme de travail». Ses rédacteurs commencent par donner des consignes préalables sur la manière dont les articles devront être écrits dans cette revue. Le style devra être «simple, vif, et concis», considérant que «l'esprit de leurs lecteurs est presque comme une table rase»<sup>107</sup>. S'en suit la liste des points fondamentaux de leur programme. Dans le désordre, nous pouvons citer l'éducation, l'analyse des courants de la Troisième Internationale, les conditions pour la création de l'Etat socialiste italien... Une tâche très ambitieuse qui va se révéler plus complexe que prévu. La preuve dès le neuvième numéro du

---

<sup>105</sup> GRAMSCI, Antonio. «Réflexions de prélude». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.

<sup>106</sup> GRAMSCI, Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 24, p.2261.

<sup>107</sup> GRAMSCI, Antonio. «Programme de travail». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.



journal, le 19 juillet 1919, dans lequel nous pouvons lire dans les «Chroniques de l'*Ordine nuovo*» (sorte d'éditorial au début de chaque numéro) les lignes suivantes: «Quelques camarades de Turin et de la région piémontaise (où notre revue est spécialement diffusée) nous informent que le travail de propagande accompli de leur côté pour la diffusion de l'*Ordine nuovo* entre les ouvriers et les paysans, ne donne pas des résultats aussi durables qu'ils le souhaiteraient, parce que beaucoup de camarades trouvent que les articles publiés chez nous sont «difficiles»»<sup>108</sup>. Très logiquement, «difficile» semble se rapporter à la complexité des articles, sujet ou style ici indifférenciés. Les rédacteurs de l'*Ordine nuovo* devraient alors en tenir compte, pour se remettre en question et tenter de respecter leurs premiers engagements. Au lieu de cela, plus loin dans le même éditorial, ceux-là vont écrire que cette «crise» doit être résolue par «la conquête des huit heures» qui permettrait «une marge de temps libre qui devrait être dédiée au travail de la culture en commun»<sup>109</sup>. Et ainsi se dédouaner du reproche qui leur est adressé. Bien que leur argument ne soit pas faux - loin de là! - il semble cependant déroutant pour un journal tout juste lancé d'esquiver de cette manière les premières critiques qu'il reçoit. Même si l'on comprend que l'intérêt est également de ne pas se détourner du réel combat social qui les occupe réellement.

Mais revenons-en à l'organisation à proprement parler de cette revue. Nous nous focaliserons sur la première série qui a l'avantage d'avoir eu une structure plus ou moins régulière. En guise d'éditorial, en première page, nous trouvons d'abord les «Chroniques de l'*Ordine nuovo*», qui font état de la vie de journal, de son développement, de l'évolution du nombre d'abonnés, des problèmes financiers...

---

<sup>108</sup> GRAMSCI, Antonio. «Chroniques». *L'Ordine Nuovo*. 19 juillet 1919, n°9, p.1.

<sup>109</sup> *Ibid.*

Généralement écrite dans un style très simple, très accessible, cette entrée en matière se veut signe de transparence sur le fonctionnement du journal, mais aussi marque d'espoir et appel direct à la mobilisation de ses lecteurs. Dans la suite du journal, nous pouvions lire, à ses débuts, une rubrique intitulée «Vie politique internationale» et une autre «Bataille des idées», compte-rendu et critique d'un ouvrage, respectivement attribuées à Gramsci et Togliatti. Elles vont cependant progressivement disparaître. A la fin de la première série, une nouvelle rubrique régulière fait son entrée, «Faits et documents», qui, comme son nom l'indique, retranscrit des documents susceptibles d'intéresser les lecteurs du journal. Par exemple, dans le numéro du 21 février 1920, c'est le programme du parti communiste allemand qui est publié. Dans le numéro du 29 mai 1920, sous la même rubrique, c'est cette fois-ci un article sur la «politique de la nationalité dans la pensée de Lénine et dans la pratique soviétique». A côté de ces rubriques, il faut compter les nombreux articles d'auteurs étrangers, tels que Henri Barbusse, du côté français, John Reed, du côté américain, ainsi que les très nombreuses traductions de Lénine... Beaucoup d'éléments différents qui différencient l'*Ordine nuovo* des autres journaux en somme, et qui en font une expérience si particulière dans le champ médiatique.

### **2.2.3. Tour d'horizon des différents thèmes et sujets abordés et leur signification.**

A peu de choses près, l'*Ordine nuovo* ne regroupe que des articles politiques ou historiques, ayant tous un lien avec le socialisme ou le communisme. Une fois établie cette caractéristique générale, il faut constater une distinction entre trois types d'articles: ceux qui font état de théories communistes générales, ceux qui concernent directement la situation italienne, et ceux qui rapportent le contexte politique d'autres pays, afin de servir d'exemple ou de modèle aux révolutionnaires italiens.

La première catégorie regroupe donc des textes sur la théorie socialiste en tant que telle. Dans la première série du journal, on recense déjà beaucoup d'articles sur cette doctrine communiste, alors que le parti n'est pas encore créé et que les journalistes militent pour sa création. Ainsi nous pouvons citer, parmi une multitude d'autres, un article signé «Caesar»<sup>110</sup>, paru le 30 août 1919, intitulé «L'Etat communiste». Nous y retrouvons le futur propre à ce type d'articles, sur la dictature du prolétariat à venir, agrémenté d'expressions révélatrices de leur confiance absolue dans la révolution, comme «la société communiste de demain» ou «après la pleine victoire du communisme»<sup>111</sup>. S'en suit un texte très théorique sur la conception de l'Etat bourgeois et socialiste, son rôle, sa critique, faisant appel à Marx entre autres. Ce genre d'article, très général en ce qu'il ne vise aucun pays en particulier, se retrouve très souvent dans le journal. Ces textes historico-philosophiques ont typiquement le rôle pédagogique dont nous parlions

---

<sup>110</sup> Vraisemblablement, ce pseudonyme renverrait à l'avocat milanais Cesare Seassaro, cependant certains chercheurs affirment qu'il s'agirait d'un des nombreux pseudonymes de Gramsci lui-même...

<sup>111</sup> GRAMSCI, Antonio. «L'Etat communiste». *L'Ordine Nuovo*. 30 août 1919, n°16, p.4.

au tout début de notre exposé. Ils cherchent en effet à proposer aux lecteurs du journal des analyses d'auteurs comme Marx, indispensables au combat révolutionnaire, mais souvent méconnues ou mal connues de ces prolétaires qui n'ont pas suivi, pour la plupart, d'enseignement en sciences humaines<sup>112</sup>.

Le deuxième type d'articles est déjà plus spécifique puisqu'il concerne le contexte politique italien. Ici nous pourrions autant en appeler à des textes sur les conseils d'usine, fortement ancrés dans le réel, comme l'article en une du 21 février 1920, «Les Conseils à Bologne», qui est un manifeste rédigé par Ercole Bucco, nouveau secrétaire de la Chambre confédérale du travail de Bologne. Ces quelques lignes lui permettent de rappeler au prolétariat de Bologne et de ses environs que c'est «seulement avec la lutte des classes» qu'il peut «tendre à son émancipation»<sup>113</sup>, mais aussi que la violence dans cette lutte est «nécessaire comme un besoin vital»<sup>114</sup>. Il s'agit donc d'un texte très concret, qui rend compte du «Programme d'action et de propagande» que le Bolonais s'engage à tenir dans le cadre de ses nouvelles fonctions. C'est en cela que l'*Ordine nuovo* veut se distinguer des journaux classiques: en apportant autant des textes théoriques, qui contribuent à la culture - au sens de construction de soi, comme nous l'avons déjà dit - de ses lecteurs, et qui en font donc plus une revue, tout en donnant des informations utiles au militantisme, au combat sur le terrain, tel que ce manifeste que nous venons de citer, ce qui le rapproche à ce moment-là plus d'un journal «normal» de masse. C'est exactement de cette façon que l'équilibre entre le quotidien et la revue dont nous parlions au chapitre précédent est créé.

---

<sup>112</sup> Voir à ce sujet la critique de l'école professionnelle que formule Gramsci dans le cahier 12 des *Cahiers de prison*.

<sup>113</sup> BUCCO, Ercole. «Les Conseils de Bologne». *L'Ordine Nuovo*. 21 février 1920, n°38, p.1.

<sup>114</sup> *Ibid.*

A côté de ces deux premières catégories, nous retrouvons également beaucoup d'articles sur le contexte politique international, et plus spécifiquement sur les modèles communistes à l'étranger. Sans surprise, le pays le plus cité et le plus sujet à des articles est la Russie, qui à l'époque, après les révolutions de 1917, incarne le seul modèle réel de révolution et de pays communiste au monde. Corrélativement à cela sont donc publiés des articles sur les faits, sur le fonctionnement de la Russie soviétique, mais aussi des textes traduits de Lénine ou de Trotski. On trouve par exemple la retranscription d'une conférence tenue par Paolo Birukof, ami et biographe de Tolstol, au Congrès des étudiants socialistes et communistes à Genève du 26 au 30 décembre 1919, publiée pour la première fois dans la «Critique sociale» en janvier 1920. Intitulée «Les principes pédagogiques de la Russie des Soviets», son intervention vise à rendre compte de la rénovation post-révolutionnaire du système scolaire russe, par une comparaison avec l'ancienne école bourgeoise et par l'établissement de principes directeurs, tels que «(...) l'école est la préparation à la vie. Telle école, telle vie, et, inversement, telle vie, telle école»<sup>115</sup>. Rendre compte de la situation russe sert à montrer au prolétariat que la voie du communisme est viable, puisqu'elle fonctionne dans un pays (la preuve par l'exemple). Cela sert également à donner un modèle duquel s'inspirer pour la reconstruction à venir de l'Italie. Ces synthèses factuelles sont souvent étayées par des textes de grands hommes politiques soviétiques, tels que Lénine ou Trotski. Ainsi, la une du 2 octobre 1920 est occupée par un article de Trotski, intitulé «Soviet, parti, syndicats». Plus régulièrement, on retrouve des écrits de Lénine, comme «Tactique

---

<sup>115</sup> BIRUKOF, Paolo. « Les principes pédagogiques de la Russie des Soviets ». *L'Ordine Nuovo*. 7 février 1920, n°36, p.3.

révolutionnaire» dans le numéro du 4 décembre 1920 ou dans la troisième série, le 15 mars 1924, «Karl Marx et sa doctrine».

Pour finir sur la composition du journal, on pourrait noter l'introduction pendant plusieurs numéros, et de façon inédite, d'une nouvelle-feuilleton. En effet, à partir du 9 octobre 1920 et jusqu'au numéro du 24 décembre, est publiée une nouvelle de Leonid Andreïev, «Ténèbres», découpée donc en plusieurs épisodes. C'est une façon originale de transmettre au prolétariat une partie de la culture russe, en offrant une sorte de divertissement utile. Il est d'ailleurs étonnant que les fondateurs de l'*Ordine nuovo* n'aient pas pensé à cette rubrique avant cela, tellement elle semble servir la cause qu'ils défendent: rassembler le prolétariat autour du même combat révolutionnaire. Ce type de feuilleton est effectivement un excellent moyen d'attirer un lectorat a priori peu enclin à acheter une revue qui a l'air peut-être trop intellectuelle pour eux. C'est se mettre à leur portée pour mieux pouvoir les éduquer par la suite par le biais des autres articles du journal.

Cette distinction entre les ouvriers, peu éduqués, et les intellectuels, tels que Gramsci ou Togliatti, pose le problème de la notion d'intellectuel en général. Puisque Gramsci affirme vouloir élever le niveau intellectuel de tout le prolétariat, le but pour lui est-il d'en faire des intellectuels? Certainement pas. Ce que nous allons voir dans le chapitre suivant, c'est la séparation fondamentale qu'établit Gramsci entre être intellectuel de «fonction», de métier, statut réservé à un nombre de personnes limitées, et être intellectuel «tout court», ce que tout le monde est, par cette célèbre phrase extraite des *Cahiers de prison*: «C'est pourquoi l'on pourrait dire que tous les hommes sont des intellectuels; mais tous

les hommes n'exercent pas dans la société la fonction d'intellectuel»<sup>116</sup>. Cette catégorisation va ainsi nous aider à mesurer et à identifier l'action exigée de chacun dans le combat révolutionnaire en fonction de son statut.

---

<sup>116</sup> GRAMSCI, Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 12, p.1516.

## **2.3. Le problème de l'intellectuel: tout le monde ne doit pas (et ne peut pas) en faire son métier.**

### **2.3.1. L'agitation des intellectuels: la production d'une culture alternative.**

Avant de s'intéresser spécifiquement à l'action des intellectuels, il semble utile de rappeler quelques arguments importants pour Gramsci quant au statut de l'intellectuel. Si nous avons vu qu'il distingue l'homme qui occupe la fonction d'intellectuel dans la société de l'ensemble des hommes qui ont des qualités intellectuelles, il faudrait y ajouter la démarcation entre les intellectuels comme «catégorie organique de chaque groupe social fondamental» et ceux «comme catégorie traditionnelle»<sup>117</sup>. Les intellectuels traditionnels forment une classe à part entière, la classe des intellectuels: c'est justement ce que Gramsci leur reproche, de se renfermer entre eux au sein d'une sorte de caste. Ensemble, ils «sont les «commis» du groupe dominant pour l'exercice des fonctions subalternes de l'hégémonie sociale et du gouvernement politique»<sup>118</sup>, autrement dit, ce sont eux qui sont en charge de veiller à l'adéquation du sens commun avec les idées légitimant le pouvoir en place.

A l'inverse, considérer que les intellectuels doivent constituer un groupe à la dynamique forte à l'intérieur de chaque classe sociale est justement ce que propose. Ces intellectuels-là permettent de penser la cohérence de chaque classe, en théorisant les conditions matérielles qui caractérisent chacune d'entre elle. Ils forment une sorte de cadre de penser, sans lequel les hommes du même groupe pourrait se disperser, prenant ainsi le risque d'entraîner la disparition de leur

---

<sup>117</sup> *Ibid.*

<sup>118</sup> *Ibid.*



groupe. L'agitation des intellectuels dont nous allons donc parler concerne spécialement les intellectuels de la classe prolétaire, pas les intellectuels dits «traditionnels».

L'exemple par excellence de cet intellectuel, c'est évidemment l'homme qui occupe toutes nos recherches, Gramsci. Or, que remarque-t-on quant à l'action de Gramsci si nous observons sa vie? Par rapport à sa théorie et à ses objectifs révolutionnaires, nous nous rendons compte que son principal rôle est d'éduquer les hommes qui partagent son combat. Sa plus grande «arme», c'est le journalisme et donc la rédaction d'articles, dont il doit s'assurer de la plus grande propagation possible, afin de garantir leur efficacité. Mais nous ne reviendrons pas plus sur la fonction pédagogique de l'intellectuel, nous nous sommes déjà bien assez attardés sur cette question précédemment.

L'autre point que nous avons déjà eu l'occasion de discuter, c'est l'une des possibilités d'action des intellectuels que Gramsci développe: la production d'une culture alternative à la culture dominante. Il suffit de se reporter à ce que nous avons écrit à propos des articles de la rubrique «Sotto la mole» du journal *Avanti!* plus haut.

L'agitation des intellectuels consiste enfin et surtout dans la proposition de solutions aux problèmes de la classe dans laquelle ils évoluent, à l'aide de modèles théoriques et concrets. Pour ce qui est des modèles théoriques, nous citerons encore une fois Marx, et son camarade Engels, qui sont évidemment les deux plus grandes références philosophiques quand il s'agit de communisme. Le nombre d'articles de l'*Ordine nuovo* reprenant les idées de Marx, suivies de leur

explication, est tellement impressionnant que nous ne pouvons tous les recenser ici. Pour donner un ordre d'idée, il faut compter presque un article par numéro, donc une occurrence quasi-hebdomadaire du nom du philosophe allemand dans les mains du prolétariat italien. Nous avons déjà expliqué les vertus que Gramsci reconnaît à la méthode de la répétition pour l'apprentissage, nous comprenons ainsi mieux ce rythme très soutenu de références à Marx. Les modèles concrets, quant à eux, sont presque exclusivement des compte-rendus de la situation russe, après les révolutions de 1917. Nous avons déjà cité la conférence de Birukof sur le modèle pédagogique en Russie, en partie initiée par la compagne de Lénine d'ailleurs. Mais nous pourrions également parler de «Comment advint la révolution bolchévique» de Wanin, publié dans le numéro du 6-13 décembre 1919, dans lequel il raconte les conditions exactes du renversement du gouvernement Kerenski en octobre 1917 par Lénine et ses camarades bolchéviques. Choisir de publier un article tel que celui-là, relatant un fait historique très marquant dans le combat révolutionnaire mondial, permet de rendre l'histoire contemporaine en «repensant un fait passé»<sup>119</sup>, de se l'approprier pour pouvoir l'adapter à la situation particulière vécue dans le présent. Les intellectuels ont ainsi un rôle très important à jouer dans le choix de l'information à analyser et à transmettre, car de cela découlera également toute une suite de répercussions concrètes.

---

<sup>119</sup> Cf 1.3.1. Sur l'importance de l'histoire dans la lutte révolutionnaire.

### **2.3.2. L'agitation des ouvriers: les conseils d'usines, la grève et le syndicalisme.**

L'agitation des ouvriers découle, normalement, de celle des intellectuels. Ainsi nous remarquons trois possibilités notables d'action de leur côté: la constitution de comités ou conseils d'usines, la grève, le syndicalisme. Les comités d'usine, pour commencer, doivent être «demain les organismes du pouvoir prolétarien, qui devront se substituer au capitaliste dans toutes ses fonctions utiles de direction et d'administration»<sup>120</sup>, d'après Gramsci. Il leur attribue en effet un rôle primordial, celui d'être la première étape concrète d'appropriation de la direction de l'usine par les ouvriers eux-mêmes. Il est indispensable de passer par cette étape, car, comme il le rappelle à plusieurs reprises dans ses articles, «la classe ouvrière doit comprendre toute la beauté et toute la noblesse de l'idéal pour lequel elle lutte et se sacrifie; elle doit se rendre compte que, pour atteindre cet idéal, il est nécessaire de passer par certaines étapes; elle doit reconnaître la nécessité de la discipline révolutionnaire et de la dictature»<sup>121</sup> (dans un paragraphe à propos des conseils d'usines). Cette étape constitue la première initiative d'ordre réellement démocratique, populaire, d'association politique. Comme nous l'avons déjà dit plus tôt, ces comités doivent former «les premières cellule du futur Etat des Conseils»<sup>122</sup>, et donc avoir déjà une structure similaire à celle de ce futur Etat, de l'Etat prolétaire. Un des principaux critères qui doit intervenir dans son mode de fonctionnement est celui de la représentativité. Les conseils d'usines doivent en effet être représentatifs de tous les ouvriers de l'usine et de leurs revendications, à l'instar de l'Etat prolétaire qui se veut représentatif de tous les prolétaires et de

---

<sup>120</sup> GRAMSCI, Antonio. «Démocratie ouvrière». *L'Ordine Nuovo*. 21 juin 1919, n°7, p.1.

<sup>121</sup> GRAMSCI, Antonio. «Le mouvement turinois des conseils d'usine». *L'Internationale communiste*. N°14. Novembre 1920.

<sup>122</sup> SPRIANO, Paolo. *Storia del Partito Comunista Italiano*. Op.cit. P.48.

leurs revendications. Ainsi, Gramsci écrit que ce type d'institution «doit représenter pour la classe ouvrière le modèle de la société communiste à laquelle on arrivera en passant par la dictature du prolétariat»<sup>123</sup>. L'objectif par la création des conseils d'usines est donc de mettre en avant un pouvoir politique partagé, où la délégation des grandes décisions est attribuée à un ouvrier élu par l'ensemble de ses camarades. Toute cette démarche pro-communiste s'inscrit dans la lutte plus globale contre le capitalisme. En plus de correspondre à une étape décisive du processus révolutionnaires pour les hommes déjà acquis à cette cause, elle remplit également une mission éducative auprès de tous les autres ouvriers, afin qu'ils acquièrent une «conscience claire de [leur] nécessité déterminée»<sup>124</sup>. Ce devoir pédagogique vient alors soit en complément de l'action des intellectuels, action comme celle de l'*Ordine nuovo*, soit en «voie» d'accès à leur action, en commençant à préparer à l'avance la mentalité des ouvriers à une future éducation plus instruite et plus cadrée faite par les intellectuels.

Des conseils d'usines émane une autre forme d'action, beaucoup plus «agressive» vis à vis du patronat et du bon fonctionnement de l'Etat capitaliste: la grève. Grâce aux conseils, «les grèves perdirent leur caractère impulsif, fortuit, et devinrent l'expression de l'activité consciente des masses révolutionnaires»<sup>125</sup>, elles ont ainsi un impact beaucoup plus important du fait qu'elles sont consciemment faites pour contribuer au processus révolutionnaire prolétaire. Nous voyons là toute l'importance de commencer par la constitution d'un conseil d'usine, c'est ce qui légitime et renforce en même temps l'action de la grève.

---

<sup>123</sup> GRAMSCI, Antonio. «Le mouvement turinois des conseils d'usine». *L'Internationale communiste*. N°14. Novembre 1920.

<sup>124</sup> GRAMSCI, Antonio. «Le Conseil d'usine». *L'Ordine nuovo*. 7 juin 1920. N°47, p.1.

<sup>125</sup> GRAMSCI, Antonio. «Le mouvement turinois des conseils d'usine». *L'Internationale communiste*. N°14. Novembre 1920.

Gramsci insiste sur la relation entre ces deux institutions en indiquant que «la capacité d'action [de ces conseils] firent de tels progrès qu'il fut possible d'obtenir en cinq minutes que les seize mille ouvriers de chez Fiat, dispersés en quarante-deux ateliers, suspendent le travail»<sup>126</sup>. Les conseils d'usines garantissent l'efficacité des grèves, qui déjà en elle-même portent un caractère hautement révolutionnaire. S'arrêter de travailler bloque une partie, un rouage du système productif global, et fait perdre de l'argent à l'entreprise concernée. Plus la mobilisation est massive, plus le système est bloqué et plus les entreprises perdent de l'argent. Les grévistes attaquent donc l'État capitaliste en son cœur: l'argent, le profit, la productivité. La grève représente une véritable arme révolutionnaire pour les ouvriers, et les intellectuels prolétaires comme Gramsci s'en rendent bien compte, d'où l'éloge de la grève d'avril 1919, notamment dans l'édito de *l'Ordine nuovo* du 8 mai 1920, où elle est décrite comme «une gigantesque lutte engagée pour défendre l'organisation ouvrière de l'usine (...)»<sup>127</sup>.

Le dernier moyen d'action que l'on décrira est certainement le plus «avancé», car le plus organisé. Il s'agit du syndicalisme, et donc du regroupement des ouvriers pour défendre ensemble leurs intérêts communs, le plus souvent liés à leur travail. Pas n'importe quel syndicalisme cependant, et encore moins le syndicalisme italien. Gramsci fustige en effet les syndicats de son propre pays, qu'il décrit dans un de ses articles comme un «conglomérat fait de démagogie, de verbalisme emphatique pseudo-révolutionnaire, d'esprit d'indiscipline et d'irresponsabilité, d'agitation maniaque de quelques individus à l'intelligence limitée (...)»<sup>128</sup> (et la

---

<sup>126</sup> *Ibid.*

<sup>127</sup> GRAMSCI, Antonio. «Chroniques». *L'Ordine nuovo*. 8 mai 1920. N°44 p.1.

<sup>128</sup> GRAMSCI, Antonio. «Syndicalismes et conseils». *L'Ordine nuovo*. 8 novembre 1919. N°25, p. 1.

liste des critiques se poursuit encore...). La critique est ici d'autant plus virulente que l'article fait écho aux suspicions d'un rattachement de l'*Ordine nuovo* au mouvement syndicaliste. Selon lui, les organisations telles que la Confédération Générale du Travail ou les Fédérations de l'industrie sont d'autant plus méprisables qu'elles prennent comme prétexte la défense de l'intérêt des masses, alors même qu'elles les desservent complètement. Au lieu d'aider le prolétaire à sortir du schéma capitaliste dominant-dominé, exploitant-exploité, elles «contribu[ent] à le rendre toujours davantage incapable de se concevoir comme producteur, et l'amène à se considérer comme une «marchandise», offerte sur un marché national et international où s'établit, par le jeu de la concurrence, son propre prix et sa propre valeur»<sup>129</sup>. Le syndicat, dans sa forme actuelle, joue le jeu du capitalisme, et ne porte donc pas en lui, comme il le devrait, les germes d'un Etat prolétaire et communiste en devenir. Gramsci, à côté des syndicats italiens, revalorise alors les conseils d'usine, mais ne perd pas espoir dans les syndicats, il souhaite seulement, encore une fois, que l'exemple russe soit suivi. Dans un article de l'*Ordine nuovo*, il publie ce que devrait être un syndicat selon le modèle soviétique: «(...) le syndicat se consacre à la tâche fondamentale d'imprimer à la vie économique et à la technique du travail un nouvel aspect; il se consacre à élaborer la forme de vie économique et de technique professionnelle qui est propre à la civilisation communiste. Dans ce sens, les syndicats, qui sont constitués des ouvriers les meilleurs et les plus conscients, réalisent le moment suprême de la lutte des classes et de la dictature du prolétariat: ils créent les conditions objectives dans lesquelles les classes sont dans l'impossibilité de continuer à exister et ne peuvent renaître»<sup>130</sup>. Ces quelques lignes sont plutôt

---

<sup>129</sup> *Ibid.*

<sup>130</sup> GRAMSCI, Antonio. «Syndicats et conseils». *L'Ordine nuovo*. 11 octobre 1919. N°21, p.1.

claires: la mission du syndicat «idéal» selon Gramsci est de réussir à éradiquer complètement la possibilité même d'existence de quelque classe qui soit. Ce que ne font malheureusement pas les syndicats italiens, nous l'aurons compris, puisqu'ils s'efforcent finalement de maintenir chacun à sa place, les patrons d'un côté, les ouvriers de l'autre.

A propos du contexte du syndicalisme italien, Gramsci écrit que «les ouvriers s'irritent de cet état des choses, mais, [qu'] individuellement, ils ne peuvent rien pour le modifier»<sup>131</sup>. Là est tout le problème de l'agitation (ou de l'action) si elle est individuelle: elle n'a aucune utilité, et aucunes conséquences réelles. Ce qui lui manque, c'est l'organisation collective.

Puisque le but est commun aux intellectuels et aux ouvriers, il est nécessaire que l'organisation pour y parvenir soit également commune à ces deux entités. La synthèse de ces deux groupes - qui ne forment qu'une classe en réalité - s'avère être la création d'un parti politique, le parti communiste, celui de la IIIe Internationale.

---

<sup>131</sup> *Ibid.*

### 3. «Organisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre force.»

La dernière tâche que s'assigne Gramsci en tant que journaliste, est celle de faire comprendre aux prolétaires qui le lisent, ou qui ont écho de ses articles, que rien ne se fait sans organisation. Ce serait justement une perte d'énergie que de considérer l'action de façon individuelle et dispersée, cela reviendrait à dilapider sa «force» dans le vent. Cette exigence correspond en fait au cheminement logique de tout le raisonnement de Gramsci, ainsi qu'à tout le processus d'éducation qu'il décrit: il faut réussir à parvenir à une conscience collective, qui permet ainsi de saisir que l'organisation est indispensable au combat révolutionnaire dans l'intérêt de tous. La principale forme d'organisation capable de réunir et de discipliner cette multitude d'acteurs différents, cette masse d'individus assoiffés de révolution, c'est évidemment le parti communiste. Nous verrons donc dans un premier temps comment son travail de journaliste est étroitement liée à sa fonction politique, notamment avec la création du journal *l'Unità* en 1924, organe du PCI. Dans un second temps, nous ferons un bond en arrière pour voir de quelle manière Gramsci a su organiser et rassembler les prolétaires autour de la création du PCI et la formation de conseils d'usine, puis de grèves, par le biais de son journal *l'Ordine nuovo*.



### **3.1. Un journalisme partisan: Gramsci reste militant avant tout, donc organisation à l'intérieur de la structure du parti (PCI).**

#### **3.1.1. L'idée révolutionnaire est profondément attachée à la structure du parti.**

Ce que l'activité journalistique de Gramsci tend à prouver régulièrement, c'est que l'organisation de l'action des prolétaires en vue de la révolution ne peut se faire que par la création, puis par le soutien d'un parti communiste italien. Selon lui, «l'existence d'un Parti communiste cohérent et fortement discipliné qui, à travers ses «noyaux» dans les usines, les syndicats, les coopératives, puisse coordonner et centraliser l'ensemble de l'action révolutionnaire du prolétariat, est la condition fondamentale et indispensable pour tenter n'importe quelle expérience de Soviet ; si cette condition n'existe pas, toute proposition d'expérience doit être rejetée comme absurde et seulement utile aux diffamateurs de l'idée des Soviets»<sup>132</sup>. Autrement dit, le parti est la condition *sine qua non* pour envisager une expérience révolutionnaire similaire à celle que les Russes ont connu, c'est pourquoi il faut tout faire pour le mettre en place. Pour ce faire, au moins un article sur le parti communiste, son utilité, son histoire, ses fondements philosophiques, ses occurrences à l'étranger va figurer dans chaque numéro de l'*Ordine nuovo* de mai 1919 jusqu'en janvier 1921, date de la création du parti. Nous y reviendrons un peu plus tard.

Pourquoi la création d'un parti communiste est-elle essentielle à l'avènement de la révolution prolétaire? Parce qu'il est nécessaire d'orchestrer la multitude d'actions

---

<sup>132</sup> GRAMSCI, Antonio. «Pour un renouveau du Parti Socialiste». *L'Ordine nuovo*. 8 mai 1920. N°44 p.3.

individuelles et locales révolutionnaires à l'échelle nationale. Un parti politique, puisqu'il représente un certain nombre de personnes d'un même pays, joue le rôle de condensateur de ces différentes forces, pour les rendre ainsi puissantes et efficaces. Ces mêmes forces, seules, seraient vouées à l'échec et à l'oubli, car la répression de l'Etat bourgeois peut plus facilement s'attaquer à une organisation isolée, circonscrite à un endroit restreint, et donc la faire taire. L'union, mais surtout l'organisation au sein d'un même parti, donne également au mouvement révolutionnaire plus d'importance que s'il était dispersé.

Finalement, le parti sert surtout de catalyseur à la révolution. S'il existe bien des mouvements et des actions révolutionnaires sans lui, c'est pourtant bien grâce à lui qu'une révolution pourra éclater, car c'est à lui de «guider le prolétariat vers la réalisation de sa mission»<sup>133</sup>. Il permet de donner une cohérence et donc une unité à l'ensemble des combats individuels en cours. C'est en fait le parti qui garantit l'unité du prolétariat dans son combat révolutionnaire. Or l'unité est essentielle, c'est elle qui permet d'avancer en bloc face à ses adversaires. C'est une des raisons qui l'a poussé à appeler le journal qu'il crée en 1924, *l'Unità*.

---

<sup>133</sup> GRAMSCI, Antonio. «Deux révolutions». *L'Ordine nuovo*. 3 juillet 1920. N°51 p.1.

### 3.1.2. *L'Unità*, création d'un journal de parti.

Par la création du journal *l'Unità*, Gramsci adapte un des grands «rêves» de Lénine, celui de créer un journal pour toute l'Italie. Dès 1902, dans son livre *Que faire?*, Lénine plaide en effet pour l'élaboration d'un journal commun à toute la Russie, qui serait le point de départ et le fil conducteur de la lutte révolutionnaire du prolétariat. Aux critiques de Nadiéjdine, qui voient dans l'idée du journal un éloignement du combat concret, armé, direct, quasi-impulsif, Lénine répond d'une façon qui résume également l'idée de son projet: «En un mot, le «plan d'un journal politique pour toute la Russie» n'est pas une oeuvre abstraite de personnes atteintes de doctrinarisme et d'esprit de littérature (comme ont pu le croire des gens qui n'y ont pas assez réfléchi); c'est au contraire le plan le plus pratique pour qu'on puisse, de tous côtés, se préparer aussitôt à l'insurrection, sans oublier un instant le travail ordinaire, quotidien»<sup>134</sup>. Un journal d'une envergure nationale qui permettrait donc d'éduquer quotidiennement la masse sur une ligne de penser commune, afin de la préparer à la révolution et à son futur pouvoir au sein de l'Etat prolétaire. Autrement dit encore, c'est concevoir le journal comme un «facteur de rassemblement, d'organisation»<sup>135</sup>, dans le but de favoriser l'action commune au quotidien sur l'action locale et isolée.

N'est-ce pas exactement ce que Gramsci entend faire par la création d'un journal qu'il décide d'appeler *l'Unità*, à savoir le rassemblement de tout un peuple national derrière une organisation de communication et d'information? Attardons-nous sur la lettre qu'il écrit au comité exécutif du Parti Communiste d'Italie le 12 septembre 1923 pour examiner les raisons de la création de ce journal. Pour lui, il

---

<sup>134</sup> LENINE. *Que faire?*. Chapitre V, c). (Edition en ligne)

<sup>135</sup> *Ibid.*

servira en fin de compte à «consolider la conscience communiste des masses et [à] préparer cette unité et homogénéité de parti qui sera nécessaire après la fusion pour éviter une rechute dans la situation chaotique de 1920»<sup>136</sup>. Mise à part l'auto-critique qu'il formule encore une fois sur l'«échec» des grands mouvements sociaux de 1920, qu'il attribue au manque de maturité et d'audace politique de lui et de ses camarades, nous remarquons qu'il insiste sur l'organisation autour de la structure du parti par l'intermédiaire du journal. Ce qui peut sembler paradoxal. Car, s'il souhaite qu'il soit un «journal de gauche, de la gauche ouvrière, restée fidèle au programme et à la tactique de la lutte des classes», il précise cependant que celui-ci «ne devra avoir aucune indication de parti»<sup>137</sup>. C'est en fait par prudence qu'il formule cette dernière exigence. En 1923, au moment où il écrit cette lettre, Mussolini est déjà au pouvoir, Gramsci craint donc la censure, voire l'interdiction totale de la parution du journal. Il faut considérer cette contrainte d'une façon plutôt positive, car, sans la mention du PCI, le journal est plus susceptible de toucher un public plus élargi, pas nécessairement initié à la théorie du parti a priori, mais qui le fera inconsciemment par la lecture de cette nouvelle publication. Prétendre d'avoir un «point de vue «scientifique»»<sup>138</sup> peut certes sembler malhonnête pour un journal créé par un parti, spécifiquement dans le but de servir ses intérêts, mais il faut vraiment tenir compte de la menace fasciste qui oblige à trouver d'autres moyens, dissimulés, pour continuer la lutte. Dans un sens, nous pourrions même dire que *l'Unità* est un des premiers actes de résistance au fascisme.

---

<sup>136</sup> GRAMSCI, Antonio. Lettre au Comité Exécutif du PCI du 12 septembre 1923.

<sup>137</sup> *Ibid.*

<sup>138</sup> *Ibid.*

Revenons maintenant sur le titre de ce nouveau journal, *l'Unità*, dont Gramsci soumet l'idée dans cette même lettre: «Je propose comme titre *l'Unità*, pur et simple, qui sera porteur de sens pour les ouvriers mais aura également une signification plus générale (...)»<sup>139</sup>. Cette phrase se rapporte à ce que nous venons de dire, sur la façon dissimulée de transmettre les idées du parti. Si pour les communistes déjà convaincus ce titre sera significatif de l'union en vue de la lutte à venir, pour tous les autres il aura une valeur positive, qui pourrait même être assimilée à une forme de nationalisme et qui permettrait donc au journal de passer «inaperçu». De nationaliste, il n'y aura évidemment que ce titre (dans le sens, unité de la nation), puisque le contenu sera sans conteste internationaliste. La suite de la phrase que nous venons de citer est tout aussi intéressante pour expliquer le choix du titre: «(...) nous devons accorder une importance toute spéciale à la question méridionale, c'est-à-dire à la question dans laquelle le problème des rapports entre ouvriers et paysans se pose non seulement comme un problème de rapports de classe, mais aussi et spécialement comme un problème territorial, c'est-à-dire comme un des aspects de la question nationale»<sup>140</sup>. Gramsci revient là sur la séparation «traditionnelle» entre Nord et Sud de l'Italie. Alors que le Nord de l'Italie est très fortement industrialisé, et observe donc une grande concentration d'ouvriers, le Sud est beaucoup plus rural, et abrite ainsi une majorité de paysans. Par un titre comme *l'Unità*, le journaliste tente par conséquent de rassembler, de réunir ces deux parties d'un même peuple, le peuple italien, car ils appartiennent selon lui à une même classe, au prolétariat. Les ouvriers et les paysans doivent travailler main dans la main à l'avènement d'une révolution qui sera dans leur intérêt commun. C'est pourquoi il propose également

---

<sup>139</sup> *Ibid.*

<sup>140</sup> *Ibid.*

que le mot d'ordre russe, «gouvernement ouvrier et paysan», soit remplacé en Italie par «République fédérale des ouvriers et des paysans»<sup>141</sup>, qui a l'avantage de reconnaître des différences territoriales (Nord/Sud), en prônant avant tout une union nationale.

---

<sup>141</sup> *Ibid.*

## **3.2. Organisation concrète d'actions par l'intermédiaire de l'*Ordine nuovo*.**

### **3.2.1. Préparation du XVIIe Congrès du PSI dans ses articles (scission PSI, création PCI).**

L'organisation à laquelle exhorte Gramsci revêt également un aspect plus concret que le concept d'organisation comme discipline et unité. Il s'agit aussi de mettre en place des structures, de préparer pratiquement une forme de lutte. Dans le contexte de Gramsci, l'organisation renvoie donc à la recherche, puis à l'élaboration du parti capable de représenter au mieux les intérêts révolutionnaires des prolétaires. Là encore, comme depuis le début de notre démonstration, tout va se passer par l'intermédiaire d'un journal. Si l'on regarde attentivement les articles de l'*Ordine nuovo* (première série) du début à sa fin, de mai 1919 à décembre 1920, on observe une nette évolution dans le rapport du journal au Parti Socialiste Italien - dont, pour rappel, Gramsci et ses camarades font encore tous partie à l'époque. Le Congrès de Bologne, qui se tient début octobre 1919, signe un enthousiasme et une confiance sans bornes pour l'avenir, puisque le parti se prononce en faveur de l'adhésion à la Troisième Internationale. Dans le numéro du 18 octobre 1919 est publié un article intitulé «L'unité di parti» qui confirme l'élan positif véhiculé par ce congrès. Ainsi, on peut y lire que «le Parti (...) est indéniablement aujourd'hui l'instrument le plus valide de la révolution, l'arme la plus fidèle et la plus sûre de l'émancipation prolétaire»<sup>142</sup>, à propos du Parti socialiste italien. Difficile, à ce moment-là, d'imaginer qu'une scission se fera entre la branche socialiste «historique» et la branche communiste internationaliste. D'autant plus quand on lit la suite de l'article, qui rejette toute

---

<sup>142</sup> GRAMSCI, Antonio. «L'unité du parti». *L'Ordine nuovo*. 18 octobre 1919. N°22, P.1.

forme de fragmentation: «Diviser le parti (...) veut dire affaiblir et peut-être même détruire l'instrument le plus valide que les opprimés n'ont jamais pu créer pour leur émancipation»<sup>143</sup>. Cela nous permet cependant de comprendre pourquoi les communistes du PSI vont tant s'accrocher à une réforme globale, voire une refondation, du PSI, avant d'envisager réellement une scission.

Cette volonté de changement interne au parti va survenir quelques mois après le Congrès de Bologne, en mai 1920. On citera ici un article dont le titre parle de lui-même: «Pour un renouveau du Parti socialiste». C'est en fait la retranscription d'un rapport en neuf points présenté par la section socialiste de Turin au Conseil national de Milan, dans lequel les Turinois reprochent à la direction du Parti de ne pas assez tenir compte des exigences induites par l'adhésion à la Troisième Internationale. Plus précisément, le Parti se voit blâmé pour avoir failli à «fournir une orientation générale, [à] unifier et [à] concentrer l'action révolutionnaire»<sup>144</sup>, à ne pas avoir réussi à maintenir «l'unité du parti» dont les communistes espéraient tant après le congrès de 1919. Cela s'explique par son «immobilité à l'intérieur des limites étroites de la démocratie bourgeoise», du fait qu'il soit resté un «simple parti parlementaire»<sup>145</sup>. Les communistes pensaient en effet qu'après l'adhésion à la Troisième Internationale, le parti deviendrait un vrai parti d'action révolutionnaire, d'organisation, de rassemblement et de préparation à la lutte des prolétaires contre les bourgeois, ce qui explique leur désillusion amère face au constat que rien n'a changé depuis. Après ces critiques directes, la section turinoise propose donc la réelle mise en place d'un comité de direction et d'un

---

<sup>143</sup> *Ibid.*

<sup>144</sup> GRAMSCI, Antonio. «Pour un renouveau du Parti Socialiste». *L'Ordine nuovo*, 8 mai 1920. N°44 p.3.

<sup>145</sup> *Ibid.*



programme révolutionnaire pour le parti socialiste. Pour ce faire, dans le neuvième point de son rapport, elle appelle les communistes intéressés par ce changement à se réunir autour d'elle pour créer un groupe de discussion et d'échange sur ce nouveau programme à construire. Cela nous permet de constater que le journal sert également à organiser des rencontres concrètes, dont il assure la promotion et la communication.

Puisque les communistes ne peuvent plus rien attendre du PSI, la suite logique pour eux est évidemment de changer de parti. Le Congrès de Livourne étant prévu pour janvier 1920, les rédacteurs de l'*Ordine nuovo* commencent ainsi à le préparer dès octobre 1920. L'article «Le programme d'action des communistes italiens»<sup>146</sup> en fait état en six points. Le premier consiste à changer le nom du parti en Parti Communiste d'Italie, le troisième en l'exclusion de tous ceux qui ne soutiendraient pas le projet communiste défendu au congrès, le sixième à exposer les modalités d'organisation de la révolution prolétaire... Toutes les modifications, en somme, qui démarquent les communistes des socialistes tièdes, réformistes du PSI. Du 15 au 21 janvier 1921 se tient alors le Congrès de Livourne, XVIIe congrès socialiste. Dans la lignée de ce que nous venons d'expliquer se retrouve la motion communiste défendue par Gramsci, Bordiga, Togliatti, Terracini, face à la motion réformiste de Turati, et à celle maximaliste de Serrati. Les maximalistes, les plus populaires au sein du PSI de l'époque, décident au cours de cette rencontre de s'allier avec les réformistes pour prendre la tête du parti. Les communistes, bredouilles, sont donc obligés de faire scission, et de créer le Parti Communiste d'Italie à ce moment-là. C'est Amadeo Bordiga qui en sera le secrétaire général à ses débuts, Gramsci et ses autres camarades faisant partie du

---

<sup>146</sup> «Le programme d'action des communistes italiens». *Bulletin communiste*. N°46, octobre 1920.

comité central. Voilà un exemple d'organisation initiée par l'*Ordine nuovo* assez fort. Par les idées que le journal défend et propage pendant plus de deux ans, il va réussir à amener ses partisans à le suivre pour donner naissance à un nouveau parti, celui-là vraiment révolutionnaire, plus proche des convictions qu'il porte au fil de ses articles.

### 3.2.2. La lutte quotidienne relayée par l'*Ordine nuovo*.

Avec la préparation de la création du PCI, nous avons étudié l'organisation d'une action unique, certes gigantesque et fondamentale, mais ponctuelle. Il va falloir voir comment l'*Ordine nuovo* permet à Gramsci l'organisation d'actions récurrentes, ou du moins, amenées à se reproduire. Le principal exemple est celui de la grève. Ce ne sont cependant pas des appels directs, il s'agit plutôt d'un «programme» global, qui devrait pousser les ouvriers-lecteurs du journal à faire grève. Dans ce vaste programme, l'un des points principaux est l'incitation à la création de comités d'usines, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler <sup>147</sup>. Le premier aboutissement de cette préparation est la grève générale d'avril 1920, qui, bien qu'elle se soit finalement soldée sur un échec du prolétariat, est vue comme la preuve définitive que le mouvement révolutionnaire est en marche pour les rédacteurs de l'*Ordine nuovo*<sup>148</sup>. Ceux-ci s'en attribuent d'ailleurs une partie du mérite, comme le montre cette phrase de Gramsci dans son Rapport sur le mouvement turinois des conseils d'usines: «Dans les colonnes de cet hebdomadaire (l'*Ordine nuovo*, ndlr) furent traités les différents problèmes de la révolution: l'organisation révolutionnaire des masses pour gagner les syndicats à la cause du communisme; le transfert de la lutte syndicale du domaine étroitement corporatif et réformiste au terrain de la lutte révolutionnaire, du contrôle de la production et de la dictature du prolétariat»<sup>149</sup>. Il recense ici les différents chevaux de bataille auxquels tient le journal et le mouvement communiste plus généralement. Parler d'«organisation révolutionnaire des masses» revient à dire

---

<sup>147</sup> Voir 2.3.2.

<sup>148</sup> «Vive la grève générale turinoise de 1920 !» in GRAMSCI, Antonio. «Le mouvement turinois des conseils d'usine». *L'Internationale communiste*. N° 14. Novembre 1920.

<sup>149</sup> *Ibid.*

qu'avant eux, la masse était dispersée, voire désorientée - ce qui est certainement vrai - et qu'elle n'aurait jamais pu parvenir seule à ce genre de mouvement général qu'a été la grève de 1920. Cette grève indique en fait que la propagande initiée par le journal communiste est efficace, qu'elle a fonctionné et qu'elle doit donc être poursuivie pour arriver à la révolution. Car la grève, si elle représente une action forte, significative, passivement agressive, est encore circonscrite à un cadre purement légal. La révolution, par sa violence et son bouleversement complet des institutions, par le renversement du pouvoir en place - l'Etat bourgeois - est profondément illégal. Gramsci, quatre ans avant cette grève, l'écrit dans un de ses articles: «Seule la grève réalise actuellement l'unité des organisations; mais la grève ne peut être permanente»<sup>150</sup>. Cette formulation, surtout l'emploi du terme «permanente», renvoie sans conteste au concept de «révolution permanente» marxiste, puis trotskiste. Si la grève est un début parfait et essentiel, Gramsci veut dire qu'elle est cependant insuffisante, car ce n'est pas une action qui peut s'inscrire dans la durée. La nature même de la grève veut que celle-ci soit réduite à un temps limité, suffisamment long pour pouvoir amener le patronat à des concessions allant dans le sens des salariés, mais assez court en même temps pour ne pas handicaper ses acteurs, qui, pendant qu'ils font grève, ne sont évidemment pas payés. Entre la grève et la révolution, il y a donc encore un cap à franchir, qui se fera par l'aide de l'*Ordine nuovo*.

Quels sont les autres moyens que va mettre en place le journal pour organiser la révolution? Cela peut sembler évident, mais la première chose à faire est d'inciter les ouvriers, salariés, paysans, à la lecture régulière de l'hebdomadaire. La lecture assidue (et critique!) du journal va en effet de pair avec le combat révolutionnaire

---

<sup>150</sup> GRAMSCI, Antonio. «Labirinto». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole». 8 juin 1916.

qu'il défend au fil de ses pages. En témoigne la chronique du 21 juin 1919, qui rappelle les principes du journal communiste: «Chaque lecteur, chaque abonné doit se considérer non pas comme un «client» (...) mais comme un collaborateur actif et responsable, comme une partie vive de cet organisme vivant que doit être un journal communiste. Chaque lecteur et abonné a intérêt à ce que le journal se répande, se développe, se complète, pour devenir le miroir fidèle de tout un mouvement: afin que son idée se développe en même temps que le journal, que son action s'étende avec l'élargissement de la sphère d'action du journal»<sup>151</sup>. *L'Ordine nuovo* propose ainsi une façon nouvelle de considérer son lecteur: c'est un «collaborateur», ce qui fait du journal une plateforme de discussions, de dialogue, d'échange, le changeant du traditionnel schéma de transmission à sens unique - d'ailleurs en tout point similaire au système de l'école dite «classique». Le lecteur passe de sa passivité caractéristique à une activité réellement révolutionnaire, aidé par les encouragements et les enseignements du journal en question. Cette action, c'est à la fois l'assimilation critique du contenu des articles lus, la diffusion active du journal, le développement de l'esprit d'initiative dans le but de fédérer d'autres personnes autour de la même cause. La corrélation entre l'efficacité de l'action révolutionnaire et le nombre de lecteurs est d'ailleurs clairement indiquée à la fin de la citation. C'est dans ce sens que nous pouvons affirmer que la première action concrète qu'organise *l'Ordine nuovo* consiste à attirer le plus de lecteurs possibles, à la fois pour permettre une extension plus grande de l'action révolutionnaire, mais également pour garantir sa pérennité. S'ils ont pensé avec Lénine que le journal est un des organes principaux pour

---

<sup>151</sup> GRAMSCI, Antonio. «Chronique». *L'Ordine Nuovo*. 21 juin 1919, n°7, p.1.

préparer la révolution<sup>152</sup>, nous comprenons donc mieux l'urgence de la garantie d'existence du journal qui incombe à ses fondateurs et rédacteurs.

---

<sup>152</sup> LENINE. *Que faire?*. Chapitre V, c). (Edition en ligne)

## CONCLUSION

«Gramsci fut un théoricien de la politique, mais il fut surtout un politicien pratique, c'est-à-dire un combattant (...)»<sup>153</sup>. Tels ont été les mots de Palmiro Togliatti pour le décrire en 1958. Et tels sont ceux que nous voudrions retenir pour résumer ce grand personnage. L'objet de notre mémoire, et avant cela de nos recherches, a été de montrer que Gramsci a été bien plus qu'un penseur de la révolution - ce qu'on lui attribue volontiers -, il a été un révolutionnaire, un acteur à proprement parler de cette révolution. Son arme de prédilection, c'est évidemment le journalisme, métier et passion auquel il se consacre pleinement, tout au long de sa vie d'homme libre. Nous avons donc jugé utile et judicieux de retracer son combat politique à travers ses articles, qui, selon nous, traduisent le mieux ses élans révolutionnaires.

Outre les trois étapes qui nous ont servies à structurer notre pensée (et l'action de Gramsci!), à savoir l'éducation, l'action et l'organisation, nous pouvons relever trois concepts fondamentaux dans la compréhension de son oeuvre journalistique et révolutionnaire. Il s'agit de la culture, de la conscience et de la discipline, trois idées que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier au cours de notre développement. Les trois idées sont évidemment intrinsèquement liées. Nous avons déjà pu voir à quel point la culture revêt une importance capitale dans l'esprit de Gramsci. C'est par elle que le prolétaire doit prendre conscience de lui-même, de sa condition, et, finalement, de sa classe. Il conçoit la culture comme un paradigme à part entière, comme une façon d'organiser structurellement l'individu et sa manière de voir le monde. Par la culture, il faut donc parvenir à prendre

---

<sup>153</sup> TOGLIATTI, Palmiro. Convention des études gramsciennes de 1958.

conscience de sa condition personnelle et de sa condition de classe, conscience sans laquelle le combat ne peut être entrepris. Cette prise de conscience permet au prolétaire d'acquiescer le courage nécessaire d'oser penser qu'il pourrait renverser la situation dans laquelle il se trouve prisonnier. Et cela simplement parce que sa vie vaut autant que celle de son patron, et de l'ensemble des dominants en général. Dernier point, la discipline. Aussi importante que les deux premières, cette idée est fondamentale car sans elle ce n'est plus une révolution qui advient, mais une explosion de violence dispersée et désorganisée. La discipline sert à canaliser la violence théorique et pratique des prolétaires en colère, et avides de bouleverser le système politique, économique et social dans lequel ils vivent. Sans la discipline, les enseignements que Gramsci donne par l'intermédiaire de ses articles ne peuvent engendrer que le chaos. C'est pourquoi il ne faut surtout pas négliger ce dernier concept.

Enfin, ce que l'on remarque à travers nos recherches, c'est la pertinence du concept de «journalisme intégral», dont l'explication est la vie même de Gramsci. Rappelons à ce propos cette phrase que nous citons déjà dans l'introduction: « [à propos de ce type de journalisme] il ne vise pas seulement à satisfaire tous les besoins (d'une certaine catégorie) de son public, mais aussi à créer et développer ces besoins, et donc à provoquer, dans un certain sens, son public et progressivement l'étendre»<sup>154</sup>. N'est-ce pas exactement l'objectif que se donne et que parvient à remplir Gramsci par son activité de journaliste? Le journalisme intégral inclut ainsi, en plus des fonctions traditionnelles du journaliste, celles de politique, de combattant révolutionnaire, d'intellectuel partisan et engagé. Cette fonction qu'occupe et incarne Gramsci concentre ainsi tous les aspects

---

<sup>154</sup> GRAMSCI, Antonio. *Quaderni del carcere*. Op.cit. Quaderno 24, p.2259.



fondamentaux à la préparation de la révolution, d'autant plus qu'elle permet d'entraîner et de réunir les masses autour de la même cause. Gramsci a finalement tout compris: le journalisme ne peut se concevoir que comme première pierre à l'édifice révolutionnaire. Et c'est ce à quoi il a consacré sa vie entière.

## BIBLIOGRAPHIE

- GRAMSCI, Antonio. *Quaderni del carcere*. Turin: Giulio Einaudi, 1975.
- GRAZIOSI, Gianni. «Mille lire al mese». *Panorama Numismatico*. février 2011, n°259.
- HOARE George; SPERBER Nathan. *Introduction à Antonio Gramsci*. La Découverte, «Repères», 2013.
- LENINE. *Que faire?*. (Edition en ligne)
- LOSURDO Domenico. Entretien pour le site «La faute à Diderot», février 2014. <<http://www.lafauteadiderot.net/Togliatti-Gramsci-un-entretien> >
- MARX Karl, «La Sixième Diète rhénane». *Oeuvres (philosophie)*. Bibliothèque de la Pléiade, 1982. Tome III.
- RICHERI, Giuseppe; MUSSO, Pierre. «Réflexion sur Gramsci et le journalisme». *Quaderni*. Printemps 2005, n°57. Gramsci, les médias et la culture.
- ROSSI, Angelo; VACCA, Giuseppe. *Gramsci tra Mussolini e Staline*. Rome: Fazi, 2007.
- SPRIANO, Paolo. *Storia del Partito Comunista Italiano*. Vol. 1: Da Bordiga a Gramsci. Einaudi, 1971.
- TOSEL André. «La presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci». *Quaderni*. Printemps 2005, n°57. Gramsci, les médias et la culture.

### - Parus dans l'*Ordine nuovo*

- GRAMSCI, Antonio. «Vie politique internationale, une ruine et une genèse». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.7.
- GRAMSCI, Antonio. «Réflexions de prélude». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.
- GRAMSCI, Antonio. «Programme de travail». *L'Ordine Nuovo*. 1er mai 1919, n°1, p.1.
- GRAMSCI Antonio. «La Dimension de l'histoire». *L'Ordine nuovo*. 7 juin 1919, n°5, p.1.
- GRAMSCI, Antonio. «Démocratie ouvrière». *L'Ordine Nuovo*. 21 juin 1919, n°7, p.1.
- GRAMSCI, Antonio. «Chronique». *L'Ordine Nuovo*. 21 juin 1919, n°7, p.1.
- GRAMSCI, Antonio. «Chroniques». *L'Ordine Nuovo*. 19 juillet 1919, n°9, p.1.
- GRAMSCI, Antonio. «L'Etat communiste». *L'Ordine Nuovo*. 30 août 1919, n°16, p.4.
- GRAMSCI Antonio. «Le développement de la révolution». *L'Ordine nuovo*. 13 septembre 1919, n°18, p.1.
- GRAMSCI, Antonio. «Syndicats et conseils». *L'Ordine nuovo*. 11 octobre 1919. N°21, p.1.
- GRAMSCI, Antonio. «L'unité du parti». *L'Ordine nuovo*. 18 octobre 1919. N°22, P.1.
- GRAMSCI, Antonio. «Syndicalismes et conseils». *L'Ordine nuovo*. 8 novembre 1919. N°25, p.1.
- BIRUKOF, Paolo. « Les principes pédagogiques de la Russie des Soviets». *L'Ordine Nuovo*. 7 février 1920, n°36, p.3.
- BUCCO, Ercole. «Les Conseils de Bologne». *L'Ordine Nuovo*. 21 février 1920, n°38, p.1.
- GRAMSCI, Antonio. «Chroniques». *L'Ordine nuovo*. 8 mai 1920. N°44 p.1.

GRAMSCI, Antonio. «Pour un renouveau du Parti Socialiste». *L'Ordine nuovo*. 8 mai 1920. N°44 p.3.  
GRAMSCI, Antonio. «Le Conseil d'usine». *L'Ordine nuovo*. 7 juin 1920. N°47, p.1.  
GRAMSCI, Antonio. «Deux révolutions». *L'Ordine nuovo*. 3 juillet 1920. N°51 p. 1.  
GRAMSCI, Antonio. «Editorial». *L'Ordine nuovo*. Mars 1924. N°1, P.1.  
GRAMSCI, Antonio. «La Crise italienne». *L'Ordine Nuovo*. 1er septembre 1924, n°5, p.1.

#### **-Parus dans le *Grido del popolo***

GRAMSCI Antonio. «Neutralité active et agissante». *Il Grido del Popolo*. 31 octobre 1914.  
GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «Après le congrès socialiste espagnol». *Il Grido del Popolo*. 13 novembre 1915.  
GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «La Luce che si è spenta». *Il Grido del Popolo*. 20 novembre 1915.  
GRAMSCI, Antonio (sous le pseudonyme Alfa Gamma). «Socialisme et culture». *Il Grido del Popolo*. 29 janvier 1916.  
GRAMSCI Antonio, «Une année d'histoire». *Il Grido del Popolo*. 16 mars 1918.

#### **-Parus dans *Avanti!***

GRAMSCI, Antonio. «Audacia e fede». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole», 22 mai 1916.  
GRAMSCI, Antonio. «Labirinto». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole». 8 juin 1916.  
GRAMSCI Antonio. «La Révolution contre le Capital». *Avanti!*. 24 novembre 1917.  
GRAMSCI, Antonio. «La Barbia e la Fascia». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole». 5 février 1918.  
GRAMSCI, Antonio. «Cocaina». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole», 21 mai 1918.  
GRAMSCI, Antonio. «Il foot-ball e lo scopone». *Avanti!*. Rubrique: «Sotto la mole», 26 août 1918.

#### **- Autres publications**

GRAMSCI, Antonio. *La Città Futura*. 1917.  
«Le programme d'action des communistes italiens». *Bulletin communiste*. N°46, octobre 1920.  
GRAMSCI, Antonio. «Le mouvement turinois des conseils d'usine». *L'Internationale communiste*. N°14. Novembre 1920.  
GRAMSCI, Antonio. «Bouleversement du sens commun». *Odio gli indifferenti*. Milan: Chiarelettere, 2011. P.10.

GRAMSCI, Antonio. Lettre au Comité Exécutif du PCI du 12 septembre 1923.

## TABLE DES MATIERES

### REMERCIEMENT 2

### INTRODUCTION 3

#### 1. «Instruisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre intelligence». 12

##### 1.1. De l'importance fondamentale de l'éducation. 13

1.1.1. Présupposé et finalité égalitaire de l'homme. L'éducation sert à remettre à égalité tous les hommes, afin qu'ils soient tous capables d'être citoyens (au nom du principe démocratique). 13

1.1.2. L'éducation comme instrument d'hégémonie en ce qu'elle transmet un certain cadre de pensée. 18

1.1.3. L'Etat éthique: « élever la grande masse de la population à un certain niveau culturel et moral» 22

##### 1.2. Le journalisme comme «oeuvre éducative» 27

1.2.1. La presse, le moyen le plus efficace pour éduquer les masses. 27

1.2.2. Les médias permettent une «auto-éducation dirigée» 31

##### 1.3. Quelles informations pour quel combat? 34

1.3.1. Importance du contexte historique, surtout pour un héritier (critique!) du marxisme. 34

1.3.2. Transmission d'une certaine culture (articles comme critique littéraire notamment), qui permet la construction d'une culture alternative. 40

1.3.3. Articles purement politiques. 45

#### 2. «Agitez-vous, parce que nous aurons besoin de tout notre enthousiasme»49

2.1. L'action est d'abord passive (apparemment paradoxal, comme le concept de «révolution passive»): elle passe par la compréhension et l'assimilation de la pensée révolutionnaire véhiculée par les journaux (foi dans la révolution, conviction personnelle, intime). 50

2.1.1. Travail sur soi - véritable sens de la «culture» comme construction de soi et non pas comme une simple accumulation de savoirs. 50

2.1.2. Une conversion révolutionnaire. 54

2.2. Une fois cette étape passée, il faut à son tour participer à l'éducation et à la prise de conscience du prolétariat: Gramsci comme exemple à suivre.

L'exemple de l'Ordine nuovo. 57

2.2.1. Histoire d'une démarche médiatico-révolutionnaire. 57

2.2.2. Analyse d'un style populaire. 63

2.2.3. Tour d'horizon des différents thèmes et sujets abordés et leur signification. 66

2.3. Le problème de l'intellectuel: tout le monde ne doit pas (et ne peut pas) en faire son métier. 71

2.3.1. L'agitation des intellectuels: la production d'une culture alternative.71

2.3.2. L'agitation des ouvriers: les conseils d'usines, la grève et le syndicalisme. 74

**3. «Organisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre force.»79**

3.1. Un journalisme partisan: Gramsci reste militant avant tout, donc organisation à l'intérieur de la structure du parti (PCI). 80

3.1.1. L'idée révolutionnaire est profondément attachée à la structure du parti. 80

3.1.2. L'Unità, création d'un journal de parti. 82

3.2. Organisation concrète d'actions par l'intermédiaire de l'Ordine nuovo. 86

3.2.1. Préparation du XVIIe Congrès du PSI dans ses articles (scission PSI, création PCI). 86

3.2.2. La lutte quotidienne relayée par l'Ordine nuovo. 90

**CONCLUSION** 94

**BIBLIOGRAPHIE** 97